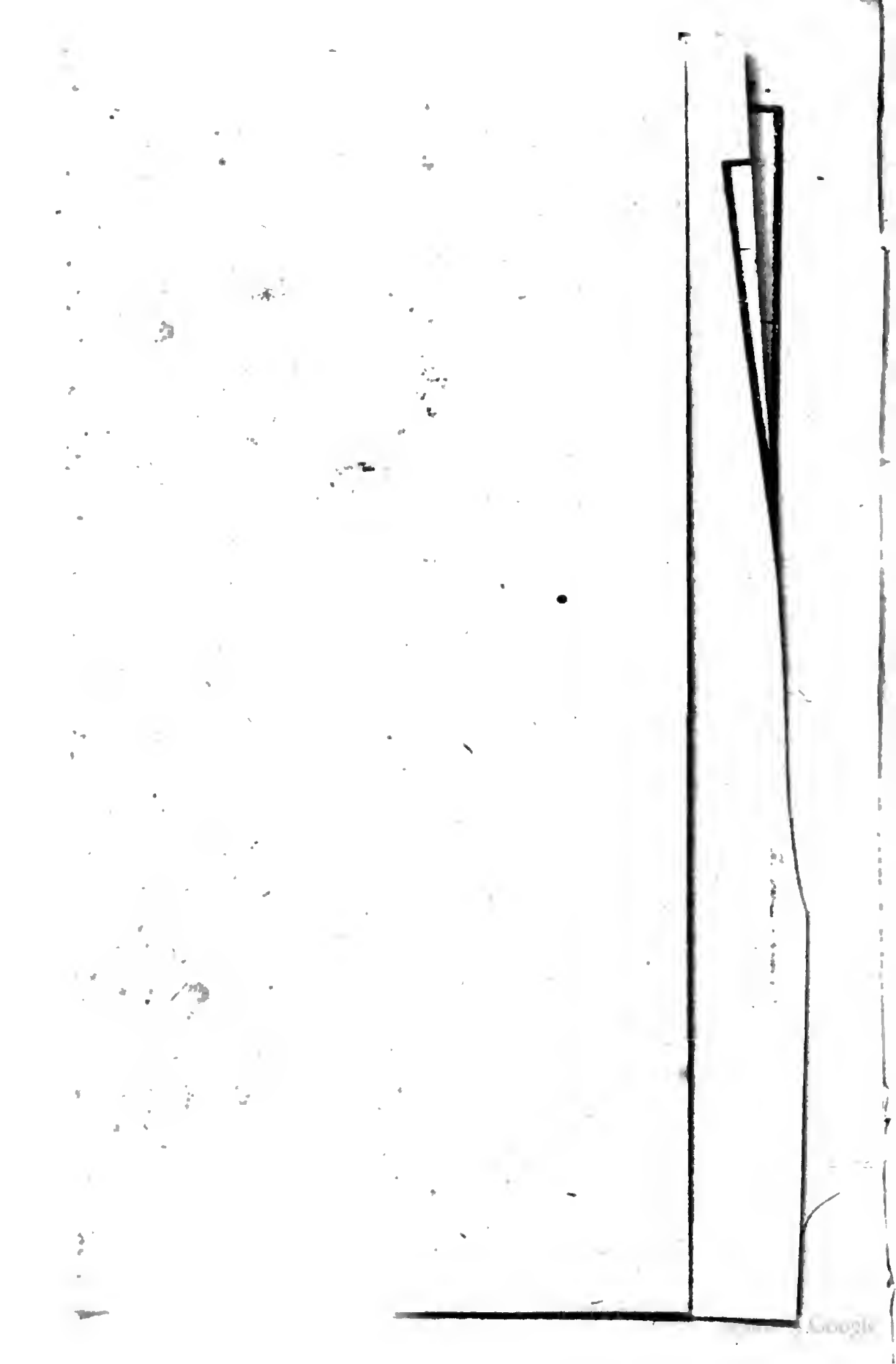
BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTHÈQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS;



BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRÉCIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES.

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues,

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

TOME III.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD. TOME 3.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.

L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.

HISTOIRE
DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD.

CHAPITRE XI.

Notice sur les peuples d'Occident qui ont eu des relations politiques avec les Grecs, et sur les établissemens grecs de Sicile et d'Italie.

PENDANT que ces grandes affaires occupoient la Grèce et ses colonies occidentales, des évènemens moins importans, il est vrai, par leurs conséquences, et liés moins intimement aux intérêts de la mère-patrie,

se passoient dans les colonies occidentales.

L'esprit entreprenant des Grecs avoit déjà chassé les industrieux Phéniciens de tous leurs établissemens dans les mers de la Grèce ; ils s'étoient aussi emparés de l'île de Chypre et de la côte d'Afrique qui, après le puissant royaume d'Egypte, approchoit le plus de la Phénicie. Mais les Phéniciens étoient encore sans rivaux, par leurs progrès dans la navigation et leur intelligence du commerce. Sur la côte d'Afrique, depuis les déserts qui bornoient les colonies grecques vers l'Occident, ils avoient porté leurs établissemens à l'extrémité occidentale de la Méditerranée, et pénétré jusque sur l'Océan. On prétend même qu'ils avoient bravé les dangers que leur offroit la navigation du golfe de Biscaye, et propagé leur commerce

jusque dans la Grande-Bretagne. C'étoit alors l'extrémité du monde connu.

Les Phéniciens étoient donc supérieurs, soit par les armes, soit par les arts, à toute autre nation maritime. Mais resserrés dans un territoire étroit et stérile, menacés du côté de terre, d'abord par les Assyriens, ensuite par les Perses; inquiétés sur mer par les incursions fréquentes et les pirateries des Grecs, ils ne pouvoient, ni devenir une grande nation sur leur propre continent, ni assurer leur domination sur des colonies éloignées.

La Sicile ne pouvoit manquer de fixer l'attention des navigateurs phéniciens; ils y formèrent donc des établissemens, dont celui d'Utique paroît avoir été le plus ancien. Ensuite la princesse, immortalisée par les chants de Virgile, obligée de

chercher un refuge contre la tyrannie de son frère, roi de Tyr, et suivie de ses partisans, fonda ou augmenta la colonie qui, dans la suite des temps, devint la célèbre et puissante Carthage.

L'époque de tous ces événemens est fort incertaine. Le système le plus généralement reçu place Didon deux siècles plus tard que le temps où vivoit Enée. Mais la chronologie de Newton plaçant la guerre de Troye à une époque plus récente, le prince troyen et Didon ont pu être contemporains.

Carthage, située à-peu-près à moitié du chemin entre la Phénicie et l'Océan, jouissant du climat et du territoire les plus heureux, ayant un port meilleur qu'Utique, convenoit mieux pour établir une place d'armes, pour entretenir la communication avec les établissemens d'oc-

cident, avec l'Espagne si précieuse par ses mines d'or et d'argent, et qui étoit les Indes de l'ancien monde.

C'est ce qui donna tant d'importance à Carthage, et la rendit à-peu-près la capitale des colonies phéniciennes. Les troubles qui agitèrent la Phénicie, les guerres qu'elle fut obligée de soutenir contre l'empire assyrien, fournirent à ses colonies l'occasion de s'affranchir de sa dépendance. Le gouvernement carthaginois étoit formé sur les mêmes principes que celui des états de la Grèce; cependant ses propres colonies et les villes qui faisoient partie de son territoire, avoient chacune leur administration municipale distincte, mais toutes étoient soumises à la métropole. Carthage offroit une des constitutions les plus sages et les mieux combinées que l'on connût dans l'antiquité.

Lorsque Carthage fut devenue la capitale indépendante de tant de colonies, des desseins plus vastes que celui d'acquérir des richesses par le commerce, parurent animer l'ambition de ses citoyens. Ils établirent presque sans obstacles leur domination sur la côte d'Afrique, jusqu'à l'Océan atlantique et sur les côtes d'Espagne. Mais les factoreries phéniciennes établies sur la côte de Sicile, et presque aussi anciennes que Carthage elle-même, étoient fréquemment troublées par les incursions d'aventuriers grecs. Les Phéniciens furent obligés de concentrer leurs forces dans trois établissemens principaux, savoir : Soloeis et Panormus (aujourd'hui Palerme), sur la côte septentrionale, et Motya, à l'extrémité occidentale. Ils commencèrent à cultiver des relations avec les anciens habitans,

particulièrement les Elymiens. Ce peuple étoit formé par un mélange de Grecs, de Troyens et de Siciliens aborigènes, qui habitoient les villes d'Eryx et d'Egeste. Quelques-unes des villes bâties par les Grecs en Sicile, acquirent promptement des richesses et de la puissance. Agrigente étoit déjà une cité considérable, lorsque vers la 54e. olympiade du temps de Solon, Phalaris, né en Crète, s'empara du pouvoir. Phalaris nous est représenté comme un monstre à figure humaine, joignant à des talens extraordinaires, les vertus et les vices les plus opposés; une cruauté abominable à une magnanimité et une générosité exaltée. Mais quoique les traditions, qui nous ont été transmises sur ce tyran, soient incomplètes et remplies de contradictions, il ne faut pas entièrement les révoquer en doute.

Phalaris fut victime d'une conjuration qui se forma contre son gouvernement, et les citoyens d'Agrigente établirent une république démocratique, laquelle dura soixante ans.

Syracuse étoit une ville florissante, mais elle n'acquit une prééminence particulière parmi les autres villes de Sicile, que vers le temps de Xerxès. Son roi Gélon la porta au plus haut point de splendeur et de puissance.

Cet homme illustre tiroit son origine d'une famille distinguée de Géla, établissement rhodien sur la côte méridionale de l'île.

Les colonies siciliennes étoient, plus que les autres états de la Grèce, remarquables par leurs fréquentes revolutions, par l'élévation et la chute subite des tyrannies. Elles étoient sans cesse exposées à toutes les calamités qu'entraînent le change-

ment de gouvernement, les factions et la guerre intérieure. Cléandre, tyran de Gélon, ayant été tué par Sabyllus, eut cependant pour successeur son frère Hippocrates. Gélon, déjà renommé par ses talens et sa bravoure, reçut du nouveau roi le commandement en chef de la cavalerie, il obtint de grands succès à la guerre.

Hippocrate ayant perdu la vie dans une action en Sicile, laissa à Gélon la régence et la tutelle de ses enfans. Suivant Hérodote, Gélon abusa de ce dépôt : sous prétexte de quelques séditions qui s'étoient élevées parmi les habitans de Géla, il se fit proclamer roi. Vers le même temps il se faisoit une révolution à Syracuse, le parti le plus foible implora la protection de Gélon ; celui-ci s'établit médiateur entre les deux partis ; rétablit la paix, et fut, d'un

consentement unanime, nommé roi de Syracuse.

Gélon s'occupa ensuite des moyens de fondre, en quelque sorte, en un seul pays tous les états qui obéissoient à son autorité. Il fit de Syracuse sa capitale ; non-seulement cette ville étoit alors la plus considérable de toute la Sicile, mais le port en étoit fort commode, et le territoire des environs d'une fertilité extrême. Il préféra cette situation à Géla qui étoit à une des extrémités de ses domaines.

Tel étoit l'état de la Sicile, pendant que Xerxès faisoit l'invasion de la Grèce ; les Sicaniens et les Siciliens d'origine occupoient le centre de l'île, et les Élymiens se tenoient à l'extrémité occidentale ; une partie de la côte nord étoit possédée par les Carthaginois. Gélon avoit des états fort petits, comparés aux royaumes de l'Europe moderne,

ils étoient encore plus foibles, comparés à l'empire de Perse, mais ils étoient plus considérables que ne l'auroient été les autres états de la Grèce, réunis sous un seul gouvernement.

Agrigente, la seule ville un peu considérable de la Sicile qui ne fût point soumise à Gélon, étoit gouvernée par Théron, lequel venoit de subjuguer Himère, sur la côte septentrionale, après avoir chassé le tyran Terillus : cette circonstance fournit aux Carthaginois l'occasion de faire leur premier effort pour étendre leur domination en Sicile. Le prince d'Himère eut donc recours aux Carthaginois qui s'engagèrent à lui fournir des vaisseaux et des troupes, et s'allièrent pour cela avec les Etruriens. L'armée qu'ils envoyèrent composée de toutes sortes de nations, de Phéniciens, d'Africains,

d'Espagnols, de Liguriens, de Sardes, et de Corses, marcha sous un des deux magistrats, qui, avec le titre de Suffètes, présidoient la république carthaginoise. Dans le même été où Xerxès entra dans la Grèce, Amilcar passa en Sicile et fit le siége d'Himère. Théron incapable de résister à tant de forces, demanda l'assistance du roi de Syracuse ; la Sicile entière étoit trop intéréssée à de pareils événemens pour que Gélon pût en rester le spectateur paisible ; il se mit à la tête d'une armée d'environ 10,000 hommes de pied et 2,000 chevaux, non-compris un corps d'esclaves armés à la légère, le tout ensemble pouvoit se monter à 25,000 hommes, il donna à son frère Hiéron le commandement de sa flotte, la plus considérable que pussent équiper alors les puissances de la Grèce ; elle se montoit à 200 galères. Hiéron

défit les flottes combinées de Carthage et d'Etrurie. Vers le même temps les armées réunies de Syracuse et d'Agrigente attaquèrent, avec le plus grand succès, l'armée Carthaginoise près d'Himère. Amilcar y fut tué, ses troupes furent taillées en pièce, et presque tout le reste fut fait prisonnier.

Les prisonniers, selon l'usage de ces temps, étoient tous condamnés à l'esclavage; le plus grand nombre échut en partage aux Agrigentins qui les employèrent à des travaux publics. Nous devons regretter d'être si peu éclairés par les monumens historiques sur la forme du gouvernement qu'établit Gélon, et sur les événemens civils de son règne. Il existe cependant des monnoies d'or de Gélon et de ses successeurs immédiats, quoique les républiques de la Grèce, Athènes elle-même, ne

paroissent avoir frappé, que plus d'un siècle après, des monnoies de ce métal; les médailles de Gélon sont d'une beauté et d'une perfection, qui paroîtroit même miraculeuse si le témoignage d'un auteur contemporain et si éclairé, celui d'Hérodote, ne nous eût appris que les colonies grecques d'Occident avoient des relations fréquentes et intimes avec celles d'Asie. De retour de son expédition, Gélon convoqua une assemblée extraordinaire du peuple; il y parut en simple particulier, sans armes et sans gardes. Il monta à la tribune, et après avoir rendu compte, avec détails, de son administration, pendant la paix et pendant la guerre, il déclara au peuple qu'il se remettoit entre ses mains; que s'il avoit bien fait, il demandoit les témoignages de leur satisfaction, mais que s'il

avoit mal agi il les autorisoit, à blâmer sa conduite. On lui répondit par des acclamations d'allégresse ; on le proclama le bienfaiteur et le libérateur du pays ; on le supplia de continuer à exercer l'autorité suprême. Il fut décrété qu'on éléveroit, en mémoire de cet événement, une statue, où Gélon seroit représenté dans le costume de simple particulier.

Un hommage aussi glorieux ne doit pas être attribué à la seule flatterie, empressée de captiver les faveurs d'un prince vivant ; car, plus de cent trente ans après, dans des circonstances où la fureur démocratique étoit à son comble, on proposa d'abattre les statues de tous les tyrans : celle de Gélon fut la seule exceptée.

L'histoire de Carthage où la littérature ne fut jamais en honneur, est encore plus défectueuse que celle de Syracuse ; nous ne savons par-

conséquent à quoi attribuer l'inaction de son gouvernement, après la bataille d'Himère ; il paroît, si l'on en croit Aristote, que la plus grande tranquillité régnoit dans cette République. La cause doit donc en être seulement attribuée au peu de ressources que possédoit alors Carthage ; elle ne s'occupoit que de son commerce et nous voyons que 60 ou 70 ans après, Carthage nous est présentée par Thucydide, non comme un état puissant par les armes, mais comme la République la plus riche du monde. Ses comptoirs en Sicile furent négligés, Motya reçut une garnison d'Agrigente ; Panormus et Soloeis restèrent cependant aux Carthaginois. Mais pendant près d'un siècle que les Grecs de Sicile continuèrent d'avoir des guerres soit entre eux, soit avec les barbares, il ne paroît pas que le gouver-

nement Carthaginois y ait pris aucune part active.

Parmi les hordes barbares qui s'établirent d'abord en Italie, celles que les Romains appeloient Toscans ou Etrusques, et les Grecs Tyrrhéniens, acquirent de l'importance, non-seulement par leurs exploits militaires et par leurs conquêtes, mais par leur politique, leurs connoissances des lettres et leurs progrès dans les arts.

Leur origine est très-incertaine, Strabon et Hérodote les font venir de la Lydie. Denis d'Halicarnasse émet une opinion différente, mais d'autres témoignages s'accordent à rendre probable que les Toscans venoient de la mer Égée où le nom de Tyrrhéniens étoit très-connu; on les regardoit comme d'origine Pélasgienne.

Quoi qu'il en soit, à une époque

un peu plus récente, une autre colonie fit fleurir les sciences et les arts dans la Toscane; elle fut amenée par Démarate de Corinthe, par suite d'une révolution qui avoit forcé plusieurs de ses habitans à s'expatrier.

Démarate trouva à Tarquinii, ville principale de l'Étrurie, une retraite sûre et honorable pour lui et ses amis. Il épousa une femme d'un rang distingué, et mourut possesseur de richesses immenses. Il naquit de cette union un fils, qui, sous le nom de Tarquin l'ancien, fut élu roi de Rome. Il résulte de ce fait, de deux choses l'une, ou que les Étrusques et les Romains regardoient les Corinthiens comme un peuple de la même origine qu'eux, ou qu'ils les trouvoient supérieurs dans les arts et dans les sciences.

Les matériaux relatifs à l'histoire d'Étrurie sont peu nombreux, ce

peuple à l'instar des Grecs, s'occupoit beaucoup de la marine, à la quelle les autres peuples d'Italie étoient étrangers. Comme les Grecs, ils réunissoient le commerce et la piratrie. Tant qu'ils restèrent unis en un seul gouvernement, leur pouvoir par terre et par mer fut formidable. Ils portèrent avec succès leurs armes dans la Haute-Italie, firent la conquête de la Campanie, où ils fondèrent Capoue, et ajoutèrent à leurs possessions plusieurs parties des côtes de la Sardaigne et de la Corse. Lorsqu'ils se furent partagés en plusieurs républiques, leur puissance s'affoiblit, les arts déclinèrent. Tandis que la force et l'ambition croissantes de Rome, menaçoient tous les peuples du continent, la marine d'Étrurie tomba dans la négligence et l'abandon.

Après la décadence des Étrusques,

les Carthaginois eurent une puissance plus étendue sur les côtes occidentales de la Méditerranée ; les possessions de Sardaigne et de Corse passèrent des Étrusques aux Carthaginois et sans la puissance de plus en plus formidable des Romains, on eût vu des garnisons carthaginoises sur la côte du Latium.

Tandis que les Grecs de la Sicile, par leurs succès contre les Carthaginois, acquéroient une gloire dont nous ne pouvons nous faire une juste idée, leurs compatriotes en Italie n'ayant pas à lutter contre une puissance aussi formidable, manquoient d'occasion pour acquérir la même renommée ; cependant ces républiques sont devenues un objet de curiosité pour la postérité, par le séjour qu'y firent le philosophe Pythagore et quelques-uns de ses principaux disciples, et par les effets

qu'on prétend que leur doctrine opéra sur la politique et sur les mœurs. Au surplus des autorités dignes de foi nous apprennent que, vers le temps de Solon et des Pisistratides plusieurs des villes grecques d'Italie étoient florissantes. Sybaris comprenoit vingt-cinq villes dans son territoire, et tenoit asservies quatre tribus barbares voisines, et le luxe de ses citoyens a passé en proverbe. Ce n'est pas que le gouvernement de Sybaris fût établi sur des bases plus solides que celui de tout autre état de la Grèce. Dans le conflit qui avoit toujours lieu entre les factions aristocratique et démocratique, le bas peuple excité par un nommé Telys avoit chassé les plus riches citoyens, au nombre de cinq cents et s'étoit partagé leurs propriétés. Les exilés trouvèrent un refuge dans la ville voisine de Crotone. Les Sybarites à qui

on refusa de les livrer, firent le siège de Crotone. D'après le récit de quelques auteurs plus modernes qu'Hérodote, les Crotoniates prirent alors les conseils du sage Pythagore et de son disciple, le célèbre athlète Milon; les Sybarites furent défaits, leur ville fut prise et détruite, leur république anéantie, et leur nom cessa même d'exister. Ce n'est pas à ce seul trait que se borne la réputation de Crotone; nous avons déjà dit que dans beaucoup d'arts et de sciences les colonies grecques surpassoient leur mère-patrie. L'école de médecine de Crotone, fondée sans doute par Pythagore et où il professa lui-même, étoit renommée avant la première guerre persique, comme supérieure à toutes celles qui existassent dans le monde. Sa réputation parvint jusqu'à la cour de Suze, où le Crotoniate Demo-

cède devint principal médecin et favori du roi Darius.

Il est remarquable qu'il n'y avoit que l'école de médecine de la colonie éloignée de Cyrène, qui tînt après celle-ci le second rang; mais Crotone avoit, sous un autre rapport, bien plus de réputation encore. Son air passoit pour être d'une salubrité extrême; ses habitans étoient les plus vigoureux des hommes, et ses athelètes remportoient presque toujours les victoires aux jeux olympiques. Les médailles qui nous restent de Crotone, attestent les progrès qu'y avoient fait les beaux-arts.

On doit cependant être en garde contre ce que quelques auteurs anciens nous rapportent de la population de Crotone et de Sybaris : il ne se trouve rien dans les auteurs contemporains, Hérodote et Thucydide, ni dans Platon, Isocrate et

Aristote qui vécurent peu de temps après, qui vienne à l'appui de ces récits exagérés. Le même silence nous autorise aussi à douter de la révolution que, d'après Cicéron, Pythagore doit avoir produite dans la politique des états de la grande Grèce. Les auteurs contemporains nomment Zaleucus et Charondas comme législateurs de ces républiques.

Les autres villes grecques d'Italie, notamment Cumes, Rhegium, Locri-Epizephyrii, Tarente et Brindes étoient populeuses et riches. Mais leur histoire n'offre rien de remarquable, c'est pourquoi nous ne nous y arrêterons pas.

Nous ne devons cependant pas omettre un événement singulier qui fut une suite de la destruction de Sybaris. Le territoire de cette ville, très-fertile et très-rapproché de celui de Crotone, resta désert pendant

cinquante-huit ans. Enfin quelques avanturiers thessaliens tentèrent de s'y établir, mais en furent sur-le-champ chassés par les Crotoniates. Ils s'adressèrent alors à Athènes, où ils furent favorablement accueillis par Périclès. Les Athéniens, encouragés par un oracle de Delphes, firent un appel à tous les gens qui voudroient faire partie de la nouvelle colonie : ils nommèrent Lampon et Xenocritus, commandans de l'escadre qui devoit accompagner l'expédition. Beaucoup de personnes se présentèrent pour y prendre part, entr'autres le célèbre historien Hérodote, le philosophe Protagoras et l'orateur Lysias. On prit des mesures qui assurèrent l'établissement de la colonie. Elle fut fondée dans une petite distance de l'ancienne Sybaris, près d'une source appelée Thuria. Le nom de Sybaris parois-

sant de mauvaise augure, la nouvelle ville eut celui de Thurium ou Thuria : Protagoras en fut le législateur.

Parmi les colonies fondées par les Sybarites, soit à l'époque de leur splendeur, soit après la destruction de leur ville, nous devons faire mention de Posidonia ou Pæstum sur la côte occidentale de la haute Italie, dont les ruines excitent encore l'admiration de tous les voyageurs.

CHAPITRE XII.

Affaires de la Grèce depuis la fin de la guerre persique, jusqu'aux victoires de Cimon contre les barbares.

Nous allons revenir à l'époque dont une digression nécessaire nous a écartés. Nous avons dit quel étoit l'état des choses dans la partie occidentale du monde civilisé d'alors, quand le monarque de la Perse se retira de ce grand théâtre d'action, où ses immenses armées et ses flottes avoient été détruites; laissant à ses généraux, au lieu des conquêtes brillantes dont ils s'étoient flattés, le triste soin de défendre les provinces maritimes de son vaste empire.

Les Grecs enthousiasmés de leurs succès rendirent des actions de gra-

ce aux dieux. Quatre-vingts talens d'argent [1], échus en partage à la ville de Platée, furent consacrés par cette petite république à bâtir un temple à Minerve [2], à l'orner de peintures, dont furent chargés les plus habiles artistes de ce temps. Les Platéens instituèrent aussi une cérémonie funéraire annuelle, en l'honneur de ceux de leurs héros qui avoient péri dans cette guerre, et une autre fête qui se répétoit tous les cinq ans, en réjouissance de la victoire. Les autres villes de la Grèce se signalèrent aussi par des monumens et par des fêtes. On éleva sur le lieu à jamais célèbre par la valeur de Léonidas et de ses compagnons, deux monumens de marbre avec des inscriptions ainsi conçues.

Sur l'un on lisoit : « Ici quatre

[1] Environ 432000 francs.

[2] L'an 478 avant J. C.

« mille hommes du Péloponnèse com-
« battirent trois millions de soldats. »

Sur l'autre : « Etranger, va dire
« à Lacédémone que nous avons
« obéi à ses saintes lois, et que nous
« avons trouvé la mort. »

Des soins plus importans occupèrent les Athéniens ; ce fut de faire refleurir leurs campagnes dévastées, de rebâtir leur ville réduite en cendres. Ils instituèrent cependant aussi des cérémonies annuelles en l'honneur des morts, et chargèrent des orateurs de prononcer leurs éloges.

Ce fut probablement à la même époque que l'on éleva ces cippes ou petites colonnes, qui restèrent pendant tant de siècles sur les monticules où étoient enterrés les soldats tués dans les champs de Marathon. Pausanias visitant le même lieu six cents ans après, trouva les inscriptions parfaitement conservées ;

un monticule couvroit les Athéniens ; un autre les Platéens. Leurs esclaves respectifs étoient enterrés avec eux ; et par une sorte de réparation à la mémoire de Miltiade, quoiqu'il ne fût pas mort sur le champ de bataille, on lui avoit décerné un monument particulier.

Dans le cours de l'été précédent, Thémistocle n'avoit exercé aucune fonction publique. Quelques jalousies excitées par les distinctions dont on l'avoit honoré à Sparte, et la jactance qu'il montroit de sa propre gloire, avoient irrité contre lui les esprits. On avoit donné les principaux commandemens aux chefs du parti opposé, Aristide et Xantippe.

Mais dans l'automne suivant, lorsqu'il fut question de remédier aux maux causés par la guerre, Thémistocle reparut sur la scène, acquit de nouveau la faveur du peuple, et

reprit le timon des affiaires. On travailla sans relâche à *réédifier* la ville qui n'étoit plus qu'un monceau de décombres ; on donna une plus vaste enceinte à ses murailles.

Les Lacédémoniens, qui n'avoient souffert d'autre dommage que la perte d'un nombre de leurs citoyens, fort petit en comparaison de celle des autres Grecs, avoient tout le loisir nécessaire pour contempler l'état des choses autour d'eux, et les conséquences probables des derniers événemens.

Depuis long-temps ils étoient accoutumés, non pas seulement à s'estimer eux-mêmes, mais à être estimés de toute la Grèce, comme devant être à la tête de tous les états qui la composoient. Ce rang leur avoit été, il est vrai, disputé par les Argiens ; mais Argos déchirée par des factions intestines, n'avoit pas la

force nécessaire pour soutenir ses prétentions.

Les dernières affaires avoient illustré un peuple qui, jusque-là, n'étoit qu'une puissance très-secondaire. Cet état naissant avoit été écrasé par les armées des Perses, et avoit porté tous les fardeaux de la guerre; mais les circonstances même qui l'avoient menacé d'une destruction totale, n'avoient fait qu'exciter son énergie et lui donner une sorte de pouvoir que Lacédémone ne pouvoit immédiatement rivaliser.

Il s'éleva donc une jalousie entre les deux Républiques. Tous les mouvemens des Athéniens furent surveillés avec une attention scrupuleuse; on n'eut pas plutôt commencé les nouvelles fortifications d'Athènes que les Eginètes qui n'avoient pas oublié leur ancienne rivalité, envoyèrent des ministres à Sparte,

faire des remontrances. L'expérience a prouvé, disoient-ils, qu'Athènes, quoique fortifiée, ne sauroit résister aux forces de l'empire persan ; élever des fortifications au-delà du Péloponnèse, c'est offrir à l'ennemi un lieu où il s'établira sans pouvoir en être expulsé. L'intérêt commun de la Grèce exige qu'on ne permette pas d'y construire de place forte. Le Péloponnèse offrira dans tous les temps une retraite temporaire, mais assurée, à ceux qui voudront s'y réfugier, si par hasard leur pays est envahi.

Telle étoit la politique déclarée, non-seulement de Lacédémone, mais de ses alliés. S'il eût fallu réfuter de semblables argumens par la force des armes, Athènes eût été incapable de résister ; il étoit donc nécessaire de temporiser. La conduite de Thémistocle en cette occasion,

a été vantée comme un chef-d'œuvre de génie et de politique.

Il répondit aux ambassadeurs spartiates qui lui firent ces représentations, que sans doute leur gouvernement avoit été mal informé sur ce qu'on se proposoit de faire. Athènes n'étoit pas, continua-t-il, comme Lacédémone, une ville située dans l'intérieur des terres ; mais, placée près de la côte, si elle n'étoit pas fortifiée, elle seroit sans cesse exposée aux insultes des pirates. On pouvoit être assuré que l'intérêt des Athéniens non moins que l'intérêt commun de la Grèce, ne leur permettroit pas d'offrir à l'ennemi de tous les Grecs, un endroit où il pût s'établir. Il ajouta qu'on enverroit incessamment des ambassadeurs à Sparte, pour donner pleine satisfaction à ce sujet.

Thémistocle se chargea lui-même

de l'ambassade à Sparte. Il y mit toute la dignité, toute l'ostentation possible; car, chez les anciens, une ambassade étoit toujours composée de plusieurs personnes [1]. Aristide et Abronychus, officier de marine, furent désignés pour l'accompagner.

Thémistocle précipita son voyage; mais il eut soin que ses collègues, ou du moins un des deux, restassent sous différens prétextes à Athènes, jusqu'à ce que les murailles fussent assez hautes pour mettre une garnison en sûreté.

1 Il en étoit encore de même dans le moyen âge. Le P. Daniel observe que les rois de France n'envoyoient pas auprès des puissances étrangères des ambassades permanentes, et composées d'un personnage unique, chargé de les représenter; mais une légation plus ou moins nombreuse, formant une espèce de conseil, et qui revenoit lorsque l'objet particulier de sa mission étoit terminé. (*Note du trad.*)

Le zèle du peuple seconda parfaitement la politique du chef. Les hommes libres ne se firent aucun scrupule de travailler de concert avec les esclaves; les femmes, les enfans donnèrent tous l'assistance dont ils étoient capables. On établit des relais, de manière que l'ouvrage ne fût interrompu ni jour ni nuit; et, pour épargner le temps qu'auroit exigé la préparation des matériaux, on en prit partout où l'on en trouva dans les débris des édifices particuliers et publics; on en tira même des tombeaux.

Sur ces entrefaites, Thémistocle étant arrivé à Sparte ne se pressa pas d'entamer les négociations. Lorsqu'enfin le ministère de Sparte l'eut invité à exposer le sujet de son ambassade, il s'excusa en disant qu'il attendoit ses collègues que des affaires indispensables avoient rete-

nus ; mais qu'ils devoient arriver d'un moment à l'autre ; et qu'il s'étonnoit même de ne pas les voir encore.

Les Spartiates, malgré la sévérité de leurs institutions, n'étoient pas incorruptibles. Thémistocle fit de riches présens à ceux qui avoient quelque influence dans les affaires, et même à plusieurs Éphores. Enfin, il s'arrangea si bien que les Athéniens eurent le temps d'exécuter une partie considérable des ouvrages.

Cela ne pouvoit échapper entièrement à la connoissance des Lacédémoniens. On en fit des reproches à Thémistocle. Il soutint que les Spartiates étoient mal informés. Que l'on envoye, dit-il, à Athènes des hommes d'un certain rang, dont les Athéniens et vous-mêmes ne puissiez soupçonner le caractère,

je resterai comme otage entre vos mains, pour répondre de la conduite de mes concitoyens.

On accepta cette proposition hardie, mais qui en elle-même ne paroissoit pas déraisonnable : trois personnes considérables furent envoyées de Lacédémone à Athènes. Elles y reçurent, d'après la recommandation expresse de Thémistocle, l'accueil le plus respectueux ; mais on épia secrètement leurs démarches, on prit des mesures pour empêcher leur retour, s'il étoit exercé des violences contre les ambassadeur athéniens.

Ce fut seulement lorsque les murailles d'Athènes eurent atteint la hauteur requise, qu'Aristide et Abronycus arrivèrent à Sparte. Le sénat s'assembla pour donner audience à l'ambassade.

Thémistocle mettant de côté la

dissimulation qui n'était plus nécessaire, déclara que d'après les dernières nouvelles qu'il avoit reçues, il avoit eu la satisfation d'apprendre que la ville d'Athènes étoit suffisamment fortifiée pour ne plus avoir rien à craindre. Il ajouta que les Lacédémoniens et leurs alliés, devoient considérer les Athéniens comme une nation capable de juger de leurs propres intérêts et de celui de la cause commune.

Quelque ressentiment que les Lacédémoniens éprouvassent en cette occasion, ils eurent soin d'en cacher toutes les apparences. On ne fit aucun reproche, mais au contraire on présenta des excuses, au sujet du zèle que Lacédémone avoit montré dans cette affaire. Les ambassadeurs respectifs revinrent dans leur pays.

C'est ainsi que par une conduite un peu hasardeuse, admirable sous

le rapport de la politique, mais condamnable peut-être sous le rapport de la morale, Thémistocle délivra sa patrie du péril imminent de tomber sous le joug de Lacédémone, après avoir si cruellement souffert de l'invasion des Perses.

Le gouvernement d'Athènes avoit un préjugé invétéré contre le commerce maritime et contre la navigation en général. On regardoit l'agriculture comme la source la plus certaine des richesses; et les forces de terre comme offrant les moyens de défense les plus sûrs et les plus respectables. Thémistocle avoit déjà détruit ces idées, par les succès les plus flatteurs. Athènes n'avoit dû sa conservation qu'à ses vaisseaux, Depuis deux ans elle n'existoit, en quelque sorte, que par sa marine. Thémistocle ne s'oc-

cupa plus que de lui conserver l'empire de la mer.

La première chose qui manquoit étoit un port suffisamment étendu ; il choisit pour cela le Pirée, placé sur l'un des trois golfes voisins ; il ordonna des travaux considérables pour améliorer ce port. Il craignoit encore d'être traversé dans cette entreprise par la jalousie de Lacédémone : un secret inviolable étoit nécessaire, mais la nature du gouvernement démocratique permet peu le mystère. Il étoit indispensable d'obtenir la sanction du peuple. Thémistocle, pour obtenir ce consentement sans divulguer son projet, déclara qu'il avoit à proposer des mesures de la plus haute importance pour la prospérité et la grandeur de la République, mais que les révéler, ce seroit les faire complètement manquer. Il demanda donc que le

peuple lui désignât deux hommes revêtus de sa confiance, à qui il pourroit communiquer son plan, et qui, s'ils le trouvoient avantageux, pourroient l'autoriser à en diriger l'exécution.

Aristide et Xantippe furent nommés à cet effet, la jalousie populaire favorisa d'elle-même un choix si avantageux; car, ces deux grands hommes dirigeoient généralement le parti de l'opposition contre Thémistocle. Cependant ils ne purent refuser leur approbation à ses projets. Une nouvelle jalousie s'empara de l'esprit du peuple; il vit avec défiance cet accord apparent des chefs des deux partis opposés. Il demanda que le plan fût soumis à l'approbation du conseil des cinq cents, dont on exigeroit le secret. Ce conseil donna également sa sanction, et

Thémistocle poussa avec vigueur ses préparatifs.

Ce rusé politique employa tous les moyens possibles, d'abord pour amuser le gouvernement spartiate, et ensuite pour lui faire approuver ses mesures. Il ne se proposoit, disoit-il, que de construire un port capable de contenir les flottes combinées de la Grèce. Les Lacédémoniens qui n'avoient jamais eu la prétention d'être une puissance maritime, ne pouvoient, selon lui, en concevoir d'ombrage.

Cependant, Lacédémone n'avoit pas renoncé à ses vues ambitieuses. Attentive à augmenter son ascendant sur toutes les autres républiques de la Grèce, et plus jalouse que jamais d'Athènes, elle dirigea ses intrigues d'un autre côté. On proposa, dans le conseil des Amphic-

tyons, à l'instigation des Spartiates, que tous les états de la Grèce qui, dans la dernière guerre, avoient pris parti pour les Perses, fussent déchus de leurs droits d'être représentés dans cette assemblée générale de la nation.

Ce coup portoit principalement contre les Argiens et les Thébains : on espéroit avec raison que ces deux puissances ennemies de Sparte se trouvant exclues, les Lacédémoniens auroient plus de facilité pour mener l'assemblée. Mais la vigilance et l'activité de Thémistocle déjouèrent encore ce complot. Il excita les hommes les moins énergiques, rassura les plus timides, et fit décider que ce seroit une injustice extrême de priver quelque état de la Grèce que ce fût, des droits qui lui appartenoient, sous prétexte de le punir d'un crime qui retomboit

out entier sur ceux qui avoient di-
igé les conseils.

Thémistocle prit le gouvernement
le la flotte, parcourut la mer Egée
et leva de toutes parts des subsides
proportionnés aux sommes néces-
aires pour continuer avec succès
a guerre contre les Perses. Il ne
négligea rien pour augmenter la
gloire et la prospérité de son pays.
On l'accusa d'avoir été trop souvent
ttentif à son propre intérêt; en
ffet, les factions qui divisoient tous
es petits états de la Grèce, lui four-
nissoient également l'occasion de
ervir son pays et de s'enrichir lui-
même. On rendit des plaintes très-
graves contre Thémistocle, le poëte
Timocréon, l'un des principaux
itoyens d'Ialysus, dans l'île de
Rhodes, composa à ce sujet plu-
ieurs satyres, dont Plutarque nous
conservé des fragmens.

C'est ainsi que Thémistocle donnoit lui-même beaucoup de prise aux intrigues, toujours prêtes à accabler tout homme qui jouoit un grand rôle public à Athènes. Le gouvernement lacédémonien avoit dans presque toutes les villes de la Grèce, des émissaires, et un parti. Ordinairement, il favorisoit la faction des aristocrates; mais il n'y avoit alors à Athènes presque point de parti qui ne fût l'ennemi de Thémistocle. Aristide étoit toujours considéré comme son principal antagoniste; mais Aristide jouissoit d'une trop grande réputation de justice et d'intégrité, pour que les Lacédémoniens espérassent en faire l'instrument de leur ambition. Ils se tournèrent donc vers Cimon, fils de Miltiade, jeune encore, il est vrai; mais que les talens les plus distingués avoient mis à la tête de la jeunesse d'Athènes. Les hommes ga-

gnés par Lacédémone, faisoient leur
our à Cimon, excitoient son ambi-
ion et sa passion ardente pour la
loire.

Mais il se formoit à Athènes con-
re Thémistocle, un parti encore
lus redoutable que tout le reste;
'étoit le parti du bas-peuple que
ui-même avoit élevé, mais qui avoit
cquis plus d'importance que Thé-
istocle ne l'auroit désiré. De grands
uccès avoient enhardi le peuple, et
ui avoient donné une opinion exal-
e de sa puissance; il considéroit la
ernière victoire comme l'ouvrage
oins de son chef que de lui-même.

Aristide augmentoit sa popularité
1 cultivant avec soin l'ambition de
. multitude.

Tel étoit l'état des choses, lorsque
s alliés formèrent de toutes parts
es plaintes contre Thémistocle. La
unité de ce chef donnoit depuis

longtemps de l'ombrage ; les intrigues de Lacédémone produisirent leur effet : on parla d'intelligence secrète avec les satrapes de Perse, et l'on insinua que Thémistocle aspiroit à se rendre le tyran d'Athènes, et peut-être de toute la Grèce.

Ces imputations étoient sans doute calomnieuses, car Aristide refusa de souscrire aux mesures sévères qu'on proposa contre lui ; mais Alcméon, chef de la puissante famille qui portoit son nom, et Cimon ne se firent aucun scrupule de se mettre à la tête de toutes ces manœuvres.

On n'osa pas intenter contre Thémistocle d'accusation capitale. L'ostracisme, ce genre de proscription contre laquelle l'intégrité et la modestie d'Aristide n'avoient point offert quelque temps auparavant de garantie suffisante, fut regardé comme le moyen le moins dangereux. Toute

a politique de Thémistocle échoua contre cette mesure, il fut contraint de sortir d'Athènes. On ne sait pas avec certitude quelle est l'époque précise du bannissement de Thémistocle ; mais on ne voit pas que ce grand capitaine ait eu de commandement après cette campagne dans laquelle il contraignit les alliés à payer des tributs : il n'entreprit rien depuis contre les ennemis de son pays.

Cependant, les circonstances nécessitèrent de grands efforts contre les Perses. Les tentatives de ce puissant empire avoient été anéanties par les glorieuses victoires des Grecs ; mais ses ressources étoient immenses. Plusieurs villes grecques, non-seulement en Asie mais même en n Europe, restoient encore sous la domination.

On équipa en conséquence une

flotte, dont Pausanias eut le commandement. Aristide, ayant Cimon sous ses ordres, commandoit une escadre athénienne.

On mit à la voile pour l'île de Chypre. Les garnisons que les Perses y entretenoient se trouvant privées de tous secours, attendu que les Grecs étoient maîtres de la mer, furent plus empressés d'obtenir une capitulation favorable, que de prolonger leur défense.

La plupart des villes grecques d'Asie furent soustraites à la domination des Perses, avec aussi peu d'efforts. La flotte parcourut ensuite l'Hellespont et la Propontide.

Les avantages extraordinaires de situation que présentoit Byzance, n'avoient pas échappé à l'observation des Perses; ils en avoient fait leur principale place d'armes, et une clefde communication avec leurs

domaines d'Europe. Après un siège de quelque durée, la garnison capitula ; plusieurs Persans d'un rang élevé, même du sang royal, furent faits prisonniers.

Malgré ces revers, les Perses continuoient cependant d'être des ennemis redoutables pour la Grèce. Pausanias n'avoit pas assez de force d'esprit pour soutenir sa fortune : la gloire de sa victoire de Platée l'avoit ébloui. La magnificence persane et les délices du luxe asiatique étalés devant lui, le séduisirent. La simplicité austère des mœurs spartiates lui parut, en comparaison, misérable et sordide. Mais ce qui lui coûtoit le plus, c'étoit de se voir obligé de céder les rênes du gouvernement à un jeune roi son parent, et d'être réduit à l'humble condition de citoyen de Lacédémone.

Très-peu de temps après la ba-

taille de Platée, il avoit fait ses preuves d'arrogance. Ayant dédié un trépied d'or à Delphes, en exécution d'un décret des confédérés, il y fit graver cette inscription : Pausanias, général des Grecs, après avoir détruit l'armée des Perses, a dédié cette offrande à Apollon.

Par ordre du gouvernement spartiate, cette inscription fut effacée ; on en substitua une nouvelle, où étoient simplement gravés les noms des diverses villes de la confédération, sans faire mention du général.

La conquête de Byzance acheva de corrompre l'esprit de Pausanias, et exalta son ambition. Il apprit à connoître davantage les mœurs persanes, la pompe du commandement, les distinctions que mettent les mœurs orientales entre les pauvres et les riches, tous les rafinemens des plaisirs de la table, les

bains voluptueux, en un mot tout le faste asiatique.

Un Erétrien nommé Gongylus, l'instruisit dans le langage et les mœurs des Perses, et devint son principal confident. C'est à lui que Pausanias confia le gouvernement de la ville, et la garde des prisonniers les plus importans. On les laissa évader l'un après l'autre, et Gongylus lui-même fut envoyé à la cour de Perse. Il y fit diverses propositions de la part de Pausanias, offrit ses services, mais il y mit un prix très-élevé.

D'un côté, Pausanias proposoit de réduire toute la Grèce sous la domination des Perses; de l'autre, il demandoit pour lui en mariage une fille de Xerxès, avec tous les avantages du rang et de la fortune qui convenoient à une telle alliance. On accueillit favorablement ses ou-

vertures, et l'on suivit avec ardeur la négociation. Pausanias ne sut pas contenir sa joie, il se regardoit déjà comme un satrape de Perse et comme gendre du grand roi. Il poussa la hardiesse jusqu'à se faire accompagner d'une garde formée de ses prisonniers mèdes et égyptiens.

Cette imprudence eut les effets qu'il auroit dû prévoir: un grand mécontentement éclata dans l'armée, les alliés étoient furieux de la hauteur despotique du général: les Spartiates étoient dégoûtés de sa manière de vivre somptueuse et splendide. Les principaux officiers tinrent conseil entre eux. Pausanias fut insulté publiquement par quelques-uns; et bientôt tous convinrent de ne plus supporter une telle arrogance. Les alliés du Péloponnèse retournèrent chacun dans leur pays. Les Asiatiques, les habitans des rives de

'Hellespont et les Grecs des îles, ›romirent de suivre Aristide, s'il ›ouloit les prendre sous sa protection.

Les Lacédémoniens qui n'avoient ıi le dessein, ni la possibilité d'exıser la conduite et les extravagan-es de leur chef, envoyèrent à Sparte les dénonciations contre lui. Pauanias fut en conséquence rappelé, t on nomma Dorcis à sa place ; mais e commandement des Lacédémoıiens avoit reçu un échec qu'il n'éoit pas facile de réparer : les alliés gagnés par les qualités aimables d'A-'istide et de Cimon, refusèrent d'o-›éir à Dorcis. Ce général fut obligé le retirer ses troupes et de retourner lans son pays.

Le gouvernement de Lacédémone lissimula le ressentiment que lui ıspiroit la conduite des alliés. Les crivains anciens et modernes ont ›ué sa modération à cet égard ; mais

cette modération étoit de la foiblesse. Il n'y avoit pas alors à Sparte d'homme d'état capable de tenir la conduite que la politique auroit dictée : les deux rois dont l'un, Leotychides étoit presque dans la décrépitude, et l'autre, Plistarque, fils de Léonidas touchoit à peine à l'âge viril, n'étoient pas dans le cas de lutter contre des hommes tels qu'Aristide et Cimon.

Ces deux chefs surent, par leur prudence, prévenir toute occasion de jalousie de la part des Lacédémoniens et de leurs adhérens, et fortifièrent l'attachement des autres républiques grecques pour Athènes.

On établit pour la confédération nouvelle, un systême de pouvoir exécutif, et même de pouvoir législatif. Jusqu'alors les députés de tous les états alliés s'étoient réunis à Lacédémone comme dans une capitale

ommune. Aristide ne convoqua oint une telle assemblée à Athènes, nais choisit pour lieu de réunion, a petite île de Délos, regardée comme sacrée dans toute la Grèce, comme la propriété favorite d'Apollon, t dont aucun peuple ne pouvoit concevoir de jalousie : le temple même le la divinité fut le lieu des séances lu sénat et reçut les bureaux de la résorerie.

Les premiers symptômes de supériorité que prirent les Athéniens, irent la faculté qu'ils se réservèrent le nommer les trésoriers sous la dénomination d'*Hellenotamiæ*, ou résoriers de la Grèce ; ils devinrent ne magistrature permanente.

Mais la sagesse et l'équité d'Aristide qui fut le premier placé à la tête le ce corps, satisfit tous les alliés pour le moment présent, et les aveugla sur les conséquences.

La somme que l'on fixa pour les dépenses, se montant à 460 talens, (environ deux-millions cinq-cent mille francs), la répartition fut faite avec tant d'égalité, que personne n'eut à se plaindre. Le bruit de la justice d'Aristide retentit au contraire dans toute la Grèce.

Aristide mourut peu de temps après ces glorieux succès, la république se chargea des frais de ses funérailles et de l'entretien de sa famille: on éleva à sa mémoire un monument dans le port de Phalère, on donna des terres et une pension à Lysimaque son fils, et l'on maria avantageusement ses filles.

Le bannissement de Thémistocle et la mort d'Aristide laissèrent Cimon tout seul en possession de l'autorité et de la faveur du peuple. Neuf ans environ après la bataille de Platée, Cimon prit le comman-

dement en chef des forces confédérées de terre et de mer [1].

L'empire des Perses se trouvoit alors dans des circonstances favorables aux entreprises qu'on pouvoit former contre lui. Xerxès, dégoûté des affaires par la funeste issue de son expédition, s'étoit abandonné à l'indolence et à la débauche. Par suite d'une de ces intrigues de palais si fréquentes et si atroces dans les gouvernemens despotiques, le monarque et son fils aîné furent assassinés: chacun d'eux fut accusé d'avoir respectivement attenté aux jours de l'autre. Il en résulta une guerre civile, et ce ne fut qu'après beaucoup de sang répandu, que la paix fut rétablie dans l'intérieur, par l'avénement au trône d'Artaxerce, troisième fils du feu roi.

1 L'an 470 avant J. C.

Il importoit aux Grecs de profiter de cet événement pour affermir leur confédération en arrachant au joug de la Perse celles de leurs villes qui y restoient encore soumises. Ils s'occupèrent d'abord de celles d'Europe. Cimon attaqua Eion sur la rivière Strymon en Thrace, où commandoit un Perse, nommé Bogès. Le général grec, ayant réduit la garnison à la dernière extrémité, lui offrit de retourner librement en Asie; mais Bogès animé de cet héroïsme féroce que l'on remarque quelquefois sous les climats brûlans et sous les gouvernemens tyranniques, refusa opiniâtrément de capituler.

Lorsqu'il n'eut plus de provisions, il fit jeter à la rivière tout l'or et tout l'argent qui étoient dans la ville : ensuite, il fit construire un énorme bûcher, y égorgea ses femmes, ses concubines, ses enfans, ses esclaves,

y mit le feu, puis se tua lui-même, et tout fut brûlé. La garnison se rendit à discrétion, et vraisemblablement fut réduite en esclavage.

Mascamès, gouverneur de Doriscus, fut plus habile ou plus heureux que Bogès : il repoussa toutes les tentatives des Grecs ; et tant qu'il vécut, la place où il commandoit demeura sous la domination des rois de Perse : Toutes les autres villes de la Thrace et de l'Hellespont se rendirent aux armes de la Grèce.

Depuis la guerre de Troie jusqu'à l'époque de l'invasion de Xerxès, la Grèce n'avoit eu une flotte formée par la réunion des forces maritimes de tous ses états ; chaque république avisoit elle-même aux moyens de réprimer l'insolence des pirates qui troubloient la navigation de la mer Egée.

Les habitans de la petite ville de

Scyros, Thessaliens d'origine, s'étoient signalés par leurs déprédations maritimes, l'assemblée des Amphictyons interposa son autorité pour engager Cimon à purger les mers de ces brigands. Les habitans de Scyros furent en conséquence attaqués, se rendirent à discrétion, furent réduits en servitude; et leur ville échut en partage à une colonie d'Athènes.

Les républiques grecques s'enorgueillirent de tant de succès: celle d'Athènes entre autres si modeste et si juste sous l'administration d'Aristide, devint arrogante et impérieuse; d'autres Grecs tels que les habitans de Naxos, se mutinèrent contre la confédération; il fallut les réduire par la force des armes.

Le gouvernement d'Artaxerce n'étoit pas encore suffisamment établi dans la capitale, pour qu'il pût déployer des forces imposantes sur les

frontières ; mais il commençoit à acquérir de la consistance ; la possession de tant de provinces maritimes, lui fournissoit les moyens d'être encore redoutable sur mer : ce fut néanmoins plutôt pour faire des préparatifs de défense, que dans des vues de conquête, qu'il rassembla une flotte nombreuse à l'embouchure de l'Eurymédon, sur la côte de Pamphylie, et fit camper dans le même district une armée considérable.

Cimon, instruit de ces mouvemens, résolut d'engager l'ennemi à un combat naval, avant qu'il eût le temps de compléter sa flotte. A son arrivée près de l'Eurymédon, les vaisseaux des Perses plus nombreux que les siens, vinrent à sa rencontre. Une bataille fut livrée ; mais les Perses découragés par tant de défaites, combattirent mollement ; bien-

tôt les troupes de terre firent leur retraite en désordre vers le fleuve. Les marins coururent sur le rivage rejoindre le gros de l'armée, et abandonnèrent leurs vaisseaux : environ deux cents galères à trois rangs furent le fruit de cette victoire. Quelques autres furent détruites et très-peu s'échappèrent.

Les Grecs firent aussitôt un débarquement, et attaquèrent l'armée des Perses. Le combat fut opiniâtre et sanglant ; il se décida en faveur des Grecs. C'est ainsi que le même jour Cimon gagna deux victoires sur deux élémens différens.

Informé qu'un renfort de galères phéniciennes avoit jeté l'ancre dans le port d'Hydrus de l'île de Chypre, il s'y rendit avec une escadre d'élite, et prit ou détruisit tous les navires ennemis.

Depuis ce temps, on ne vit pas

un vaisseau armé appartenant à la Perse, à partir des îles Chelidoniennes jusqu'à la côte de Pamphylie; ou depuis les roches Cyaniennes jusqu'à l'entrée du Pont-Euxin. Les Perses ne se montrèrent plus à une journée de distance des mers de la Grèce. Dans la suite on répandit le bruit que ces démarcations avoient été stipulées comme conditions d'une paix conclue entre Artaxerce et les Grecs, et qu'on nomme communément la *paix de Cimon*. Les orateurs d'Athènes qui ambitionnoient de flatter leurs concitoyens dans leurs discours, nommément Lycurgue et Isocrate, avancèrent ce fait, suffisamment réfuté par le silence de Thucydide et de Platon.

Tandis que la puissance d'Athènes prenoit ce glorieux accroissement, une série de circonstances malheureuses empêchoit le gouver-

nement de Lacédémone de prendre une part active dans les affaires générales de la nation. Pausanias, rappelé de son commandement sur la Propontide, avoit été mis en jugement; mais le crédit dont il jouissoit l'avoit fait acquitter de toutes les accusations publiques. Cependant, il fut convaincu de délits envers les particuliers, et par conséquent condamné à des amendes.

Cela ne suffit pas pour réprimer son ambition insatiable. Son neveu étoit encore mineur, et il exerçoit les fonctions de régent. Sans en avoir reçu l'autorisation du gouvernement de Sparte, il loua une galère, fit voile pour l'Hellespont, et renouvela ses négociations avec Artabaze. Pour plus de commodité encore, il se rendit à Byzance, et delà à Colone dans la Troade.

Les Lacédémoniens indignés de

son audace, lui envoyèrent un héraut, porteur d'un de ces ordres secrets nommés scytales.

Voici en quoi consistoient les scytales. Chaque chef lacédémonien recevoit en entrant en fonctions un cylindre de bois, exactement de même grandeur et de même diamètre qu'un autre qui restoit entre les mains des Ephores. Toutes les dépêches qui exigeoient le secret étoient écrites sur une bande étroite de *papyrus* ou d'écorce d'arbre, roulée en spirale autour du cylindre. Quand cette bande étoit séparée du rouleau, les syllabes, les lettres, et même des parties de lettres, se trouvoient tellement isolées, qu'il étoit impossible d'y rien lire, à moins de l'appliquer sur un cylindre semblable.

Pausanias reçut donc la missive. On lui intimoit l'ordre de suivre le héraut partout où il le conduiroit.

Pausanias obéit sans résistance, et fut arrêté à son arrivée par ordre des Ephores, qui avoient alors assez de pouvoir pour faire emprisonner même les rois; mais il employa les mêmes intrigues pour se faire remettre en liberté, et défia publiquement ses ennemis.

Enivré par ces succès, Pausanias suivit le cours de ses projets ambitieux. Il composa avec les hilotes, et leur proposa, non-seulement la liberté, mais le droit de cité, s'ils vouloient le seconder dans ses desseins. Quelques-uns d'entr'eux trahirent son secret; mais la déposition des esclaves n'étoit pas réputée suffisante pour faire mettre un citoyen en jugement.

Il continua sa correspondance avec le Satrape, jusqu'à ce qu'enfin un esclave qu'il avoit chargé d'une lettre pour Artabaze, craignant que

cette mission ne fût trop dangereuse pour lui, parce qu'il remarquoit qu'aucun des messagers qu'on avoit envoyés de ce côté n'en étoit revenu, et qu'on n'en avoit plus entendu parler; cet esclave ouvrit la lettre qu'on lui avoit confiée. Il y vit les preuves palpables de la trahison de son maître, et du sort qui le menaçoit lui-même, car on recommandoit au Satrape de faire mettre sur-le-champ à mort le porteur de la dépêche.

Pour échapper à ce danger, l'esclave livra la lettre de son maître aux Ephores. Les institutions de Sparte exigeoient des preuves si matérielles pour mettre en jugement un simple citoyen, et à plus forte raison un homme issu du sang d'Hercule, oncle du roi, et élevé à la dignité de régent, que cette lettre même ne parut pas fournir aux

Ephores une démonstration suffisante. Afin d'arriver à la preuve légale, complète, ils eurent recours à un expédient que la superstition du siècle leur suggéra.

L'esclave chargé de la lettre devoit se soustraire à la vengeance de son maître. Lorsque la révélation qu'il venoit de faire aux Ephores étoit encore inconnue, ils lui ordonnèrent de se rendre comme suppliant au temple de Neptune sur le mont Ténare, et de se bâtir une cabane pour rester à l'abri dans son enceinte sacrée.

Pausanias, comme on l'avoit prévu, fut très-alarmé lorsqu'il apprit que son esclave, au lieu d'exécuter ses ordres, avoit cherché un asyle dans un temple. Il se rendit donc lui-même sur le mont Ténare. La conversation qu'ils eurent ensemble fournit une preuve non équi-

voque de ses projets criminels. Les Ephores avoient eu soin de placer quelques-uns de leurs affidés dans un lieu, d'où ils pouvoient tout entendre sans être vus.

En conséquence, on proposa d'arrêter Pausanias à son retour dans la ville. Mais un Ephore qui étoit de ses amis l'en ayant averti secrètement, il chercha un refuge dans le temple de Minerve Chalcicœca. La religion ne permettant pas de l'arrêter dans cet asyle, et cependant l'intérêt public exigeant qu'il fût mis à mort, on bâtit une muraille autour du temple et on le réduisit à mourir de faim. Mais pour ne pas profaner le temple, lorsqu'on vit qu'il étoit sur le point d'expirer, on le tira de l'enceinte sacrée; et il mourut dans les mains de ceux qui l'en avoient fait sortir.

La superstition néanmoins n'é-

toit pas rassurée par ces précautions. On consulta l'oracle de Delphes, et sur sa réponse on brûla le corps de Pausanias en face du temple. On y éleva un monument avec une inscription et deux statues de bronze en l'honneur de la déesse.

Le sort de Pausanias entraîna celui de Thémistocle. Le gouvernement spartiate prétendit qu'en faisant des recherches sur la conduite du premier, on avoit découvert les preuves de la participation de Thémistocle aux complots que Pausanias méditoit contre la liberté de la Grèce. En conséquence, il demanda qu'il fût mis en jugement.

Thémistocle depuis sa disgrace s'étoit fixé à Argos; mais il voyageoit de temps en temps dans les autres villes du Péloponnèse. Instruit par ses amis de l'orage qui le menaçoit, il passa les mers et se

réfugia auprès d'Admète, roi des Molosses en Epire.

Les Athéniens et les Lacédémoniens envoyèrent des ambassadeurs pour demander qu'il leur fût livré. Admète refusa de violer les lois de l'hospitalité. Cependant il n'étoit pas assez fort pour le défendre, et Thémistocle fut obligé de se sauver à travers les montagnes de l'Epire et de la Macédoine. Il arriva enfin à Ephèse, puis à Suze, et fut honorablement accueilli à la cour d'Artaxerce. Cependant on confisqua toutes les propriétés qu'il avoit à Athènes, et toutes celles qu'on put découvrir dans les autres villes de la Grèce. Ses biens se montoient à la valeur d'environ cent talens [1]. Suivant le récit de Plutarque, un de ses amis, nommé Epicrates, fut condamné à

[1] 540,000 francs.

mort et exécuté, pour avoir facilité l'évasion de la femme et des enfans de Thémistocle, et les avoir conduits près du roi Admète.

Thémistocle fut traité par les Perses avec la plus haute distinction. On lui donna un commandement important dans l'Asie mineure, et un revenu tel qu'aucun particulier en Grèce n'auroit pu s'en faire une idée. Trois des villes grecques les plus florissantes, qui restoient soumises au pouvoir de la Perse, furent assignées pour les seules dépenses de sa table; Magnésie lui fournissoit du pain; Myos les viandes les plus recherchées, et Lampsaque des vins exquis; le monarque persan espéroit qu'en retour d'un traitement aussi magnifique, Thémistocle l'aideroit à conquérir la Grèce.

Suivant Plutarque, Thémistocle

vécut long-temps dans cet exil magnifique et splendide ; mais, suivant d'autres versions, il se lassa de la vie, et s'empoisonna volontairement. On lui éleva un mausolée superbe dans la place publique de Magnésie, mais conformément à ses dernières volontés, on apporta ses os dans l'Attique où ils reçurent une sépulture modeste. Thémistocle mourut, selon Plutarque, à l'âge de soixante-cinq ans, entouré d'une postérité nombreuse, à qui le monarque de la Perse continua une grande partie de ses bienfaits.

On ne refusa pas aux descendans de Thémistocle l'honneur de recouvrer les privilèges de leur patrie ; on se ressouvint des services de leur père, et l'on oublia ses torts. On ne voit pas qu'aucun de ses descendans ait joué un grand rôle politique ; mais l'estime que l'on avoit pour

sa mémoire, les illustra pendant une longue suite de générations. Un décret du peuple de Magnésie accorda à sa famille des honneurs dont un Athénien, ami de Plutarque, jouissoit encore plus de six cents ans après la mort de son aïeul.

CHAPITRE XIII.

Affaires de la Grèce, depuis ses victoires contre les Perses, jusqu'à la trève de trente années, entre Athènes et Lacédémone.

Athènes étoit devenue en quelques années, de capitale qu'elle étoit d'une petite province, la métropole de toute la Grèce, quoiqu'elle n'avouât pas cette prétention. Elle offroit le phénomène nouveau et singulier dans la politique, d'un peuple exerçant une espèce de suprématie sur d'autres Républiques.

Sous cette constitution extraordinaire, la philosophie et les arts commençoient à faire d'Athènes leur principal séjour. Ces précieuses connoissances avoient reçu dans la

Grèce quelques encouragemens passagers, et c'étoit à des tyrans qu'on en étoit redevable, notamment aux Pisistratides d'Athènes, et à Périandre de Corinthe.

Cependant les progrès des arts et des sciences furent très-lents, jusqu'à ce que la communication, avec les Grecs d'Asie, interrompue par leur soumission à la Perse, eût été rétablie, et qu'Athènes devenue le chef-lieu de la confédération glorieuse à qui elle devoit cette délivrance, eût commencé à tout attirer vers elle, comme à un centre commun.

Déjà Eschyle, Sophocle et Euripide avoient porté la tragédie au plus haut point de perfection, lorsque Cimon revint triomphant dans Athènes et enrichit sa patrie, des dépouilles enlevées aux ennemis vaincus. La réduction d'Eion avoit fait plus particulièrement connoître aux Athé-

niens le prix des mines d'or et d'argent de la Thrace, et du commerce lucratif dont ces contrées étoient susceptibles.

Mais le peuple de l'île voisine de Thasos étoit depuis très-long-temps en possession de ce commerce et de celles des mines dont l'exploitation présentoit le plus de facilité. Les Athéniens, faisant valoir le droit de conquête, prétendoient à la plus forte part du butin. Les Thasiens irrités, renoncèrent à la confédération. Le gouvernement d'Athènes ordonna en conséquence à Cimon de les attaquer. Les insulaires furent défaits dans un combat naval. L'île elle-même fut envahie et prise toute entière, à l'exception de Thasos sa capitale, qui fit une défense opiniâtre.

Les assiégés ne comptoient pas seulement sur leurs forces; ils avoient envoyé dès le commencement des

députés à Lacédémone pour implorer des secours contre la tyrannie d'Athènes. Le prétexte étoit favorable. Les Lacédémoniens qui n'étoient plus troublés par des factions intérieures, en profitèrent pour s'opposer aux progrès d'une République rivale. Ils prirent donc secrètement leurs mesures pour envahir l'Attique; mais une calamité subite et extraordinaire, un tremblement de terre qui détruisit la ville de Sparte et menaça la République entière d'un bouleversement total, la força de ne s'occuper que de ses affaires intérieures. Les Thasiens, après une résistance de trois années, capitulèrent sous des conditions sévères, à la vérité, ils évitèrent l'esclavage. On démolit leurs fortifications; on s'empara de leurs vaisseaux de guerre; ils payèrent des sommes considérables, se soumirent à un tribut an-

nuel, et furent en outre contraints à céder tous leurs droits sur les mines et le commerce du continent.

Cimon de retour à Athènes, n'y fut pas reçu avec les acclamations auxquelles on l'avoit accoutumé. Des intrigues s'étoient formées pendant son absence; on l'accusoit de n'avoir pas saisi l'occasion favorable qui se présentoit d'étendre la puissance d'Athènes jusques dans la Macédoine; on disoit que des présens considérables d'Alexandre, roi de ce pays, avoient arrêté sa marche victorieuse.

Cimon répondit d'une manière très-solide à ces imputations. Sa popularité étoit encore très-grande. Il fut honorablement acquitté.

Le tremblement de terre dont nous venons de parler, avoit eu à Lacédémone les suites les plus fâcheuses. Non-seulement la face du

pays étoit changée et les maisons en ruines; mais la multitude exclue de toute participation à la prospérité du pays, commençoit à fonder son espoir sur ces désastres même. Les hilotes se rassemblèrent et formèrent le complot d'égorger leurs maîtres cruels, et de s'emparer du pays. Le roi Archidamus découvrit heureusement ce projet, et le déjoua.

Il fit sonner de tous côtés la trompette d'alarme, comme si un ennemi se fût déjà présenté devant les portes de la ville.

Les Lacédémoniens accoururent tout armés; les hilotes effrayés sortirent de la ville; mais ils ravagèrent la campagne, et excitèrent leurs compagnons d'infortune à la rebellion.

La plus grande partie de ces misérables étoient les descendans des Messéniens. La mémoire des ex-

ploits de leurs ancêtres, d'Aristomène leur héros, et de la valeureuse défense d'Ithome, n'étoit pas effacée parmi eux. Ils s'emparèrent en conséquence de cette place, et s'y fortifièrent.

Les Lacédémoniens, dans ces malheureuses conjonctures, recherchèrent l'alliance des Athéniens qui passoient pour avoir plus d'expérience et d'habileté que les autres Grecs dans l'art de faire le siège des villes fortifiées.

Cette mesure ne laissoit pas d'être imprudente. A Athènes un fort parti s'opposa à la demande des Lacédémoniens ; mais Cimon, dont l'esprit étoit juste et libéral, et qui avoit pour eux une estime particulière, détermina ses concitoyens à se montrer généreux. Une armée fut envoyée sous ses ordres dans le Peloponnèse.

On essaya aussitôt de prendre

d'assaut la ville rebelle; mais ce fut avec si peu de succès, que l'on recourut à la vieille méthode du blocus. Ce fut pendant l'inaction et les ennuis d'une telle campagne, que s'élevèrent ces querelles particulières, qui furent la première cause d'une haine nationale entre les Athéniens et les Lacédémoniens, et qui devinrent l'occasion, quoique un peu éloignée, de la fatale guerre du Péloponnèse.

La division se mit si fort dans le camp des assiégeans, que les Spartiates indignés de l'arrogance des Athéniens, prirent le parti de les renvoyer. Ils tâchèrent cependant de le faire, en les offensant le moins possible: ils prétendirent que l'expérience ayant prouvé que la place ne pouvoit être prise d'assaut, l'assistance des Athéniens, pour le blocus, étoit inutile; que les Lacédémoniens ne

vouloient pas donner à leurs alliés cette peine superflue.

Cependant tous les autres alliés des Lacédémoniens restèrent, et les Athéniens retournèrent seuls dans leurs foyers. Le procédé injurieux des Spartiates les révolta tellement, que l'assemblée du peuple renonça par un décret solennel à sa confédération avec Lacédémone. On fit une alliance avec Argos, ancienne ennemie de Sparte, et les Thessaliens ne tardèrent pas à accéder à cette ligue nouvelle.

Tandis que Lacédémone s'occupoit à réprimer cette dangereuse insurrection, il s'élevoit dans le Péloponnèse une guerre peu considérable, il est vrai, mais qui prouve à quels désastres étoit sans cesse exposée la Grèce par les inconvéniens de son système politique.

Argos, capitale de l'Argolide,

commandoit aussi à quelques pays qui étoient de sa dépendance. Lacédémone favorisoit de tout son pouvoir les mutineries de ses tributaires. Mycène étoit la ville qui causoit le plus de tracasseries aux Argiens; ceux-ci profitèrent de la rebellion des hilotes pour se débarrasser de voisins aussi dangereux, et qu'ils considéroient comme des sujets rebelles; ils firent le siège de Mycène, s'en emparèrent après quelque résistance, réduisirent tout le peuple à l'esclavage, consacrèrent aux dieux la dixième partie des dépouilles, et rasèrent la ville qui ne fut point rebâtie depuis.

La renonciation à l'alliance de Lacédémone étoit une victoire pour le parti opposé à Cimon. L'épithète de *Philolacones*, c'est-à-dire, d'Ami, des Lacédémoniens, passoit de bou-

che en bouche, et étoit la satyre la plus amère de son administration.

Il est vrai que Cimon avoit porté cette admiration des Spartiates, au point de donner à son fils aîné le nom de Lacédémonius; et pour mieux prouver combien peu il faisoit de cas du caractère athénien; il avoit nommé ses deux autres fils *Thessalus* et *Eléius*, en leur proposant sans doute pour modèle les mœurs des Thessaliens et des Eléens, de préférence à celles de leurs patrie.

Toutes ces circonstances avoient singulièrement aigri les esprits; quand on jugea la haine du peuple arrivée au point de maturité nécessaire, on proposa l'ostracisme contre Cimon; et le bannissement de ce grand homme mit la faction opposée à la tête de toutes les affaires.

D'autres circonstances favorisoient les vues ambitieuses de la républi-

que athénienne. Une ancienne dispute entre les habitans de Mégare et de Corinthe sur les limites respectives de leur territoire, produisit des hostilités; les uns et les autres étoient alliés de Lacédémone, mais les Mégariens accablés par les forces supérieures des Corinthiens, et n'espérant pas recevoir des secours de Sparte, renoncèrent à la confédération du Péloponnèse, et entrèrent dans celle des Athéniens; cette proposition étoit fort avantageuse à Athènes; sous prétexte de défendre Mégare, et son territoire, on y mit des garnisons nombreuses.

Un des chefs du parti qui triomphoit alors, étoit Ephialtes; mais Périclès, fils de Xantippe, ne tarda pas à le supplanter dans la faveur du peuple.

Périclès possédoit tous les avantages de la nature et de la fortune.

Anaxagore et Pythoclides avoient dirigé son éducation, Damon avoit été son guide et son ami dans un âge plus avancé.

Les vieillards remarquoient que par sa personne, ses manières et son ton de voix, il ressembloit singulièrement à Pisistrate. Cette circonstance qui, sur un peuple aussi superstitieux, produisoit le plus grand effet, avoit long-temps empêché Périclès de se lancer dans les affaires. Cependant il avoit exercé dans sa première jeunesse le métier des armes; l'étude des sciences avoit charmé ses loisirs. Mais lorsque Aristide fut mort, que Thémistocle fut banni et que Cimon fit de fréquentes absences pour le service de la République, nul autre ne lui fut supérieur pour diriger l'assemblée du peuple.

Périclès fut dès-lors engagé à se

montrer. Son éloquence étoit infiniment au-dessus de celle de tous les orateurs de son temps. Ses discours se distinguoient par une élégance de style qui charmoit les Athéniens. Ses intérêts de famille et ses liaisons tendoient à le mettre en opposition avec la faction aristocratique, que son jugement et ses goûts particuliers l'eussent sans cela disposé à soutenir. Il avoit pris parti dans la persécution suscitée contre Cimon, à son retour de la conquête de Thasos ; cependant la modération avec laquelle il s'étoit conduit, prouvoit son estime pour cet habile général. Comme le bannissement, par la voix de l'ostracisme, n'étoit pas réputé une punition, ni même une honte, il ne se fit point de scrupule d'acquiescer à une mesure qui mettoit le gouvernement entre les mains de son parti.

Périclès fut obligé, par ceux dont il avoit embrassé la cause, de recourir à une mesure qui devint fatale aux Athéniens; celle d'abaisser le pouvoir et de réduire la dignité du tribunal de l'Aréopage. Ephialtes fut l'instrument dont il se servit pour cette innovation. Il fut décidé que les plus importantes des causes qui, suivant les règlemens de Solon, étoient réservées à l'Aréopage, seroient à l'avenir jugées dans l'assemblée du peuple; que cette même assemblée régleroit en dernier ressort tout ce qui avoit rapport au trésor public.

Tel fut le grand coup qui réunit définitivement à Athènes, dans les mêmes mains, tous les pouvoirs, législatif, exécutif, financier et judiciaire; ce qui, comme l'observe le sage Montesquieu, constitue l'essence du despotisme.

Sous la direction d'Ephialtes, de Périclès et des autres chefs, on augmenta le droit de présence qui étoit accordé aux gens du peuple pour assister aux assemblées. On donna aux Athéniens les amusemens les plus élégans et les plus dispendieux. Les drames sublimes d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, les compositions facétieuses et satyriques des poëtes comiques, furent représentées tour-à-tour sur des théâtres magnifiques. Les fêtes auxquelles assistoit la nation entière, furent multipliées et rendues plus brillantes; on fit d'autres libéralités de diverses manières, et sous toutes sorte de prétextes.

Mais pour subvenir à de telles dépenses, il falloit trouver de nouvelles ressources : les subsides que Aristide avoit proposé de faire payer aux alliés, à titre de cotisation,

furent augmentés, et on transporta à Athènes le trésor qui d'abord avoit été déposé à Délos.

Ces circonstances obligeoient de maintenir des forces navales imposantes; mais pour avoir des marins il faut les exercer. L'île de Chypre étoit un grand objet de convoitise; on envoya, sous les ordres de Charitimis, une flotte de deux cents galères pour s'en emparer; mais bientôt il se présenta un plus vaste champ de bataille.

A la faveur du relâchement qu'avoit éprouvé le gouvernement de la Perse sur la fin du règne de Xerxès, et pendant les troubles qui avoient suivi sa mort, Inarus, chef de quelques peuplades africaines sur les frontières occidentales d'Egypte, avoit excité à la révolte la meilleure partie de cette riche contrée. Lorsque l'empire se fut affermi sous le

règne d'Artaxerce, le barbare rechercha des alliés.

La petite république d'Athènes étoit alors la première puissance maritime du monde; la difficulté de faire une invasion en Egypte par terre, et la disposition absolue que le roi de Perse avoit de la marine phénicienne, rendoient pour Inarus une alliance maritime très-importante. L'infanterie grecque de ce siècle, surpassoit également celle de tous les autres peuples, et celle des Athéniens étoit la meilleure. Inarus n'hésita donc pas à envoyer faire à Athènes des propositions; ses offres furent acceptées; Charitimis reçut ordre de porter toutes ses forces de l'île de Chypre sur le Nil.

De rapides succès parurent d'abord justifier l'entreprise. Il soumit tout jusqu'à Memphis, et s'empara même de deux divisions sur les trois

qui composoient cette ville. Un nombreux corps de Perses, et ceux des Egyptiens qui ne s'étoient pas révoltés, se retirèrent dans la troisième division appelée le Château-Blanc, et s'y préparèrent à un vigoureuse défense.

Pendant ce temps-là, l'acquisition que la république avoit faite de Mégare, l'avoit mise en guerre avec les Corinthiens, et même avec presque tout le Péloponnèse. Les succès furent d'abord partagés; les Athéniens menacés d'une invasion sur leur propre territoire, s'occupèrent de fortifier leur ville, et y réunirent les trois ports de Phalère, de Pirée et de Munychie, par un triple rang de murailles.

Lacédémone ne s'étoit pas laissée entraîner dans cette guerre; mais les Phocéens ayant fait une invasion dans la Doride et pris une de ses

villes, les Lacédémoniens y envoyèrent une armée et chassèrent les Phocéens [1]. Nicomède, régent de Sparte pendant la minorité d'un des rois, fut général de cette expédition.

Quelques membres du parti aristocratique à Athènes, étoient si loin de regarder, à cette époque, Lacédémone comme une ennemie, qu'ils eurent recours à son gouvernement pour réclamer contre l'oppression sous laquelle ils gémissoient. Ils entretinrent en conséquence une correspondance secrète avec Nicomède. Mais les mêmes motifs qui faisoient désirer aux partisans de l'aristocratie l'alliance de Sparte, excitoient les démocrates qui gouvernoient la république, à nourrir et enflammer de plus en plus l'animosité du peuple contre cet état. On résolut d'in-

[1] L'an 457 avant J. C.

tercepter le retour de l'armée qui avoit fait la campagne de la Doride, et l'on prit des mesures en conséquence. Nicomède se trouva fort embarrassé; mais quelques intrigues qui s'agitoient à Thèbes, et différentes ouvertures qui lui furent faites par la faction aristocratique d'Athènes, le déterminèrent à gagner du temps. Il prit ses quartiers d'hiver dans la Béotie.

Le gouvernement d'Athènes en conçut de violens soupçons. On s'étoit attendu que Nicomède seroit contraint par la rigueur de la saison et par l'impatience des troupes, à tenter, à quelque prix que ce fût, de forcer le passage des montagnes. Il fut décidé qu'on l'attaqueroit au printemps dans la plaine.

Un corps de cavalerie, fourni par les alliés Thessaliens, permettoit de le faire avec avantage. On rassem-

bla le plus grand nombre de troupes auxiliaires que l'on pût, et notamment environ mille soldats d'Argos. Le tout, réuni aux forces athéniennes, forma une armée d'environ quatre mille fantassins pesamment armés. Cette troupe, jointe à la cavalerie et aux esclaves armés à la légère, ne faisoit pas moins de trente mille hommes.

Ce fut avec cette armée que les Athéniens entrèrent en Béotie. Nicomède les joignit à Tanagra. La bataille fut sanglante, mais si peu décisive, qu'aucun des deux partis ne put s'attribuer la victoire [1]. On recommença le lendemain, et la trahison de la cavalerie thessalienne força les Athéniens, après un horrible carnage, de laisser les Péloponnésiens maîtres du champ de ba-

[1] L'an 456 avant J. C.

taille. Nicomède poursuivit, sans être inquiété, sa marche à travers le territoire de Mégare, et rentra dans le Péloponnèse.

Les Thébains, qui avoient toujours réclamé des droits de souveraineté sur les autres villes de la Béotie, mais que l'issue de la guerre des Perses, leurs alliés, avoit humiliés, regardèrent la présence d'une armée péloponnésienne sur leur territoire comme une occasion propice pour recouvrer le rang qu'ils avoient perdu. Il firent en conséquence un traité avec les Spartiates, charmés d'élever hors du Péloponnèse un état capable de contre-balancer la puissance d'Athènes. Il ne fut pas difficile de contraindre par la force la plupart des petites villes à s'engager dans la confédération du Péloponnèse, et à reconnoître la suprématie de Thèbes. Quelques-unes s'y refu-

sèrent, et notamment la petite ville de Platée, l'ancienne et fidèle alliée d'Athènes.

L'échec reçu à Tanagra n'ébranla pas le courage d'Athènes. On ne songea qu'à remédier à ce désastre. Myronides prit le commandement de l'armée. Le soixante-deuxième jour, après la malheureuse affaire de Tanagra, il rencontra à Œnophyta l'armée béotienne beaucoup supérieure en nombre, et remporta une victoire complète. Tanagra fut prise et démantelée. On fit déclarer toutes les petites villes contre Sparte; et toute la Béotie, à l'exception de Thèbes, se trouva rapidement ou alliée ou sujette d'Athènes.

La Phocide tomba également sous la domination des Athéniens. Les Locriens-Opuntiens craignant une agression, envoyèrent comme otages cent de leurs principaux citoyens,

afin de répondre de leur neutralité. Cette campagne de Myronides, quoique l'histoire n'en ait pas conservé les détails, passoit pour le plus brillant fait d'armes des Athéniens.

Vers le même temps, Léocrates, général athénien s'empara de l'île d'Egine, petite et stérile, mais importante par sa position en face du Pirée, et nécessaire pour conserver aux Athéniens l'empire de la mer.

Le gouvernement athénien, plein de confiance dans ses forces, résolut de diriger des opérations offensives contre ses ennemis du Péloponnèse. Tolmides, commandant d'une forte escadre, côtoya le Péloponnèse, incendia l'arsenal lacédémonien à Gythium; fit voile vers le golfe de Corinthe, y débarqua ses troupes, vainquit sur terre les Sicyoniens, et prit la ville de Chalcis,

établissement corinthien sur la côte d'Etolie [1].

Ce ne fut qu'après dix années de blocus que les hilotes, réfugiés à Ithome, furent contraints à capituler. Ils obtinrent la liberté pour eux et leur famille, mais sous la condition néanmoins de quitter le territoire du Péloponnèse. Tolmides recueillit ces fugitifs, et les établit à Naupacte sur la côte septentrionale du golfe de Corinthe, qu'il conquit sur les Locriens-Ozoliens. Les hilotes, depuis cette époque, reprirent leur ancien nom de Messéniens, et formèrent une république libre qui, sous la protection d'Athènes, fut comptée encore une fois parmi les peuples de la Grèce.

L'armée athénienne, envoyée en Egypte, éprouvoit une assez grande

[1] L'an 455 avant J. C.

variété de fortune. La valeur et la discipline des Grecs triomphèrent d'abord des troupes orientales qu'on leur opposa. Les Perses prirent une mesure, qui prouvoit très-bien la foiblesse de cet empire despotique, dont le territoire et la population étoient immenses. Mégabaze fut député vers Lacédémone avec des sommes considérables d'argent, afin d'obtenir par des présens l'alliance de cette petite république, et de la déterminer à faire une diversion dans l'Attique.

Il faut dire à la louange du gouvernement de Sparte, qu'il ne se laissa pas séduire par une proposition que le ressentiment, l'ambition et l'intérêt public sembloient si fort recommander. Mégabaze n'ayant pu retirer aucun fruit de la corruption qu'il avoit employée, retourna en Asie sans avoir rien fait. On prit

par le Nil, où elle fut rejointe par la flotte : là, les Grecs se retranchèrent et défièrent tous les efforts des Perses ; mais la supériorité du nombre, et la disposition de grosses sommes d'argent suppléèrent à la valeur et à la discipline. Mégabyze détourna le cours des eaux, et mit à sec le canal dans lequel se trouvoient les galères athéniennes. Tandis que d'un côté il rendoit inutile une flotte qui, jusqu'alors, avoit beaucoup contrarié ses opérations ; il mettoit à découvert la petite armée ennemie. Ce fut ainsi qu'après un siège de dix-huit mois, il s'empara de Prosopitis. Une partie des Grecs s'ouvrant un passage à travers la Lybie, se retirèrent dans la Cyrénaïque ; mais le plus grand nombre périt.

Inarus, moteur de cette guerre, trahi par ses adhérens, fut fait prisonnier et condamné au supplice

de la croix. Toute l'Egypte, excepté les marais où commandoit un chef nommé Amyrtée, retomba sous la domination des Perses. Les revers des Athéniens dans cette partie du monde n'étoient pas encore à leur terme. Cinquante galères qui se rendoient en Egypte pour relever et remplacer un pareil nombre de bâtimens, entrèrent dans une des embouchures du Nil ; leurs équipages ignorant ce qui s'étoit passé. La flotte phénicienne les attaqua avec des forces supérieures sur le fleuve, tandis que l'armée persane les harceloit du côté de terre. Un petit nombre de navires gagnèrent la pleine mer, et furent sauvés ; mais la plus grande partie furent pris ou détruits.

Ainsi se termina l'expédition des Athéniens en Egypte, qui avoit duré six ans.

D'autres causes de guerre fomen-

toient encore dans la Grèce. Oreste, fils d'Echecratides, roi de Thessalie, chassé de son pays, se mit sous la protection d'Athènes. Une armée composée des nouvelles troupes auxiliaires de la Béotie et de la Phocide et d'un corps de troupes athéniennes, entra dans la Thessalie sous le commandement de Myronides, et pénétra jusqu'à Pharsale [1]. Mais comme les Grecs méridionaux faisoient peu d'usage de la cavalerie, il fut impossible à ce général de lutter avec avantage contre les cavaliers thessaliens, dans un pays de plaine, et de soutenir son ancienne réputation.

Cependant, on lui laissa librement tenir la campagne, et on ne l'attaqua point; mais il ne pouvoit détacher aucun corps de son armée, sans que les troupes du pays ne l'inquié-

[1] L'an 454 avant J. C.

assent. Après une tentative malheureuse contre la ville de Pharsale, il fut obligé d'évacuer la Thessalie, et de revenir à Athènes.

Les Athéniens cependant faisoient la guerre avec avantage dans le Péloponnèse; Périclès remporta une victoire complète sur les Sicyoniens.

Sur ces entrefaites, il se fit dans la politique intérieure d'Athènes, un changement considérable dont les historiens ne nous ont pas fait connoître les motifs; mais à en juger par les effets qui furent très-importans, et par quelques autres circonstances bien connues, il nous sera facile de les démêler. Une réconciliation fut d'abord opérée entre les chefs des deux partis aristocratique et démocratique. Périclès lui-même proposa à l'assemblée du peuple, un décret pour rappeler Cimon,

après l'expiration de cinq années de son bannissement. Plutarque rapporte à ce sujet une anecdote assez singulière.

Lorsque les Athéniens marchoient pour livrer bataille aux Lacédémoniens à Tanagra, ils rencontrèrent Cimon hors du territoire de l'Attique. Il demanda à servir comme volontaire, disant que la loi de son bannissement ne s'y opposoit pas. On refusa néanmoins d'acquiescer à sa demande, et on lui enjoignit de sortir du camp; mais avant son départ, Cimon s'entretint avec plusieurs de ses amis, et les exhorta à prouver par leur bonne conduite, la fausseté des accusations dans lesquelles ils étoient en quelque sorte enveloppés avec lui. Une centaine d'Athéniens jurèrent de ne pas lâcher pied. Lorsque l'armée fut défaite, fidèles à leur serment, ces guerriers continuèrent

de combattre autour de l'armure de Cimon, qu'ils portoient en guise de bannière. Ils furent tous tués jusqu'au dernier ; ce fut le plus puissant de tous les argumens en faveur de l'illustre exilé. Personne ne put croire que ni Cimon, ni aucun de ses partisans fussent ennemis de la république.

Ceux qui étoient à la tête des affaires, avoient d'ailleurs un pesant fardeau à soutenir. Ils savoient que les Lacédémoniens et les Corinthiens, les plus dangereux ennemis de la république, ne traiteroient jamais avec eux ; mais qu'ils entameroient plus volontiers des négociations avec leurs adversaires du parti aristocratique, et notamment avec Cimon.

Telles furent sans doute les considérations qui amenèrent les deux partis à un accommodement. Ils ne

furent pas trompés dans leurs espérances ; une suspension d'armes suivit de près le rappel de Cimon [1]. Cependant, il n'étoit pas facile de concilier tant d'intérêts divergens. Il se passa encore trois années de guerre, avant que l'on pût faire un traité avec la confédération du Péloponnèse. Encore ce traité n'aboutissoit-il qu'à une trève de cinq ans [2].

Une partie considérable du peuple d'Athènes se trouvoit tellement accoutumée à vivre de la guerre, que la cessation des hostilités remplit la ville d'une multitude de gens mal intentionnés et peu disposés, pour la plupart, à vivre honorablement, en exerçant une industrie paisible. Tous néanmoins, fiers de la dignité de citoyens Athéniens, vantoient les

[1] L'an 453 avant J. C.
[2] L'an 450 avant J. C.

services qu'ils avoient rendus, et en demandoient hautement la récompense. C'étoit un inconvénient général dans les républiques de la Grèce. On n'y trouvoit de remède qu'en formant des colonies. Ce fut le parti que prit Périclès : il envoya sur une escadre de cinquante galères, mille citoyens d'Athènes dans la Chersonèse de Thrace, et leur partagea les terres de cette riche péninsule. Tolmides conduisit un pareil nombre d'Athéniens à Naxos, ou de Naxiens à Eubée ; c'est ce qui n'est pas rapporté d'une manière très-claire.

Après la conclusion de cette trêve de cinq années, Cimon se détermina à tourner le goût du peuple pour les aventures vers des conquêtes étrangères, et contre l'ennemi commun de toutes les nations de la Grèce. Il projeta d'ajouter l'île de Chypre à la confédération dont Athènes

étoit le chef. Il prit le commandement de deux cents galères, et en envoya soixante en Egypte, à la sollicitation d'Amyrtée qui se défendoit toujours contre les Perses.

Avec le reste de ses forces il fit le siège de Citium dans l'île de Chypre; mais, pour le malheur d'Athènes et de la Grèce, il mourut dans son camp, devant cette place; ayant à la fois la douleur de prévoir sa fin prochaine, et la nécessité d'abandonner l'entreprise faute de provisions de bouche. Cependant à ses derniers momens il donna encore des instructions à ses officiers; il leur enjoignit de cacher sa mort le plus long-temps possible, et de donner les ordres en son nom comme s'il vivoit encore.

En passant devant Salamine, la flotte athénienne fut attaquée par celle des Perses, et remporta une

victoire importante. L'armée, après avoir levé le siège de Citium, s'étant approchée de la côte pour s'embarquer, fut également attaquée et sortit victorieuse du combat. Enfin on s'embarqua, on fut rejoint par la flotte d'Egypte, et toute l'armée remit à la voile pour l'Attique. On emporta à Athènes les dépouilles mortelles de Cimon, et on leur donna une honorable sépulture.

Après la mort de Cimon, dit Plutarque, on resta long-temps sans rien faire, et même sans rien entreprendre de grand contre les Barbares; mais les Grecs tournèrent leurs armes les uns contre les autres, au grand avantage de la Perse, et en se faisant à eux-mêmes un tort irréparable.

Tant que Cimon vécut, Périclès se contenta d'être la seconde personne de la République; lorsque

ce grand homme eut cessé d'exister, un concours de circonstances tendirent à le rendre le premier personnage de l'état. Cependant le parti aristocratique dont Cimon avoit été l'ame, s'opposa à ses desseins; ce parti désignoit pour chef Thucydide, fils de Mélésias et beau-frère de Cimon.

Thucydide étoit un homme d'un caractère très-respectable; il ne manquoit pas de talens militaires, mais se distinguoit encore plus comme homme d'état et comme orateur. Il s'opposa, dans toutes les occasions, à Périclès qui se vit réduit à la fâcheuse alternative, ou de se retirer des affaires publiques et d'abandonner ses amis, ou de se liguer avec la faction démocratique contre le parti aristocratique. Il s'en suivit de grandes discussions où l'on

cherchoit à l'emporter les uns contre les autres à force d'éloquence.

Dès la première année qui suivit la mort de Cimon nous voyons Périclès obtenir un commandement qui prouve qu'il avoit remporté un avantage décisif sur ses adversaires. Il fut envoyé à la tête d'une armée pour secourir les Phocéens opprimés sous différens prétextes par les Lacédémoniens. Il s'agissoit de la possession du temple de Delphes que les habitans de Delphes même disputoient aux autres habitans de la Phocide. Les Athéniens ayant forcé les Lacédémoniens à se retirer, les Delphiens furent obligés de se soumettre. La suprématie du temple fut de nouveau confiée aux Phocéens. Les Lacédémoniens cédèrent, parce que les Athéniens possédant la Mégaride, étoient maîtres des principaux passages de l'isthme.

On peut dater de cette époque le plus grand pouvoir, sinon la plus grande gloire de la république d'Athènes. Sur le continent de la Grèce, elle commandoit à la Mégaride, à la Béotie, à la Locride, à la Phocide et au territoire de Naupacte. Dans le Péloponnèse, une garnison athénienne occupoit Trézène. L'influence athénienne gouvernoit toute l'Achaïe, proprement dite; Argos même étoit sous sa dépendance.

La fertile et vaste île d'Eubée, séparée de la terre-ferme par un détroit, dépendoit depuis longtemps de l'Attique. Toutes les autres îles de la mer Egée, excepté Mélos, Théra et une partie de la Crète, la plupart des villes grecques de l'Asie mineure et toutes celles de la Thrace, de l'Hellespont et de la Propontide reconnoissoient la su-

prématie de la république athénienne.

Si Athènes avoit eu un gouvernement sagement constitué, elle ne manquoit point, pour prospérer, d'hommes capables de diriger les affaires. Mais de toutes les formes de gouvernement, la démocratie est non-seulement le plus capricieux, mais celui où l'égoïsme domine le plus. Les Athéniens étoient excessivement jaloux de communiquer parmi eux le droit de cité. La politique à laquelle on eut recours pour tenir, à de grandes distances, une population si considérable sous la domination d'un petit état composé tout au plus de trente mille familles, étoit exécrable.

Il étoit impossible de contenir tant de sujets par les seules forces militaires, dont pût disposer la Ré-

publique; la possession d'une marine formidable donnoit quelque facilité pour commander aux îles; mais les moyens que l'on employa pour conserver cette souveraineté, consistèrent dans ces troubles extérieurs, et dans ces fermentations des partis qui désoloient tous les états de la Grèce.

Aucune des républiques de la Grèce, sans en excepter Athènes, n'étoit intéressée à la prospérité de la nation en général; au contraire il étoit nécessaire à Athènes d'empêcher les autres états de devenir trop florissans.

Le vaste génie de Périclès avoit conçu, suivant Plutarque, le plan d'une meilleure constitution pour Athènes, ou plutôt pour la Grèce entière. Il entreprit de la mettre à exécution. Son projet étoit de former, de tous ces états, une grande

République, dont Athènes seroit comme la capitale.

Mais, craignant d'éveiller les jalousies en avouant ses desseins politiques, il saisit quelques prétextes au sujet de la religion; car, c'étoit le seul point dans lequel toute la nation réclamoit un intérêt commun.

Périclès fit adopter, par le peuple athénien, un décret en vertu duquel on envoya des ambassadeurs à tous les états de la Grèce d'Europe et d'Asie, en les invitant à envoyer des députés à Athènes pour tenir une assemblée générale de la nation. Les motifs de cette réunion étoient d'abord de communiquer des informations concernant les temples qui, ayant été détruits par les barbares n'avoient pas encore été rétablis, et concernant les sacrifices qu'on avoit votés pour le salut de la Grèce, sans les avoir accomplis.

Le second objet étoit de concerter des mesures pour la sûreté des mers de la Grèce et pour maintenir la paix entre les diverses Républiques dont se composoit la nation.

Les affaires de la marine offroient aux Athéniens un prétexte plausible de diriger les opérations. On n'avoit parlé de religion et des moyens d'établir une paix générale que pour prévenir la jalousie ou pour la faire paroître ridicule, si elle venoit à éclater. C'étoit surtout Sparte qu'on avoit en vue. Mais l'orgueil des Péloponnésiens en général, l'opposition de Lacédémone et les petites tracasseries entre les différentes Républiques firent avorter ce plan.

Nous avons vu que Lacédémone étoit le soutien de l'oligarchie, et Athènes de la démocratie. Lorqu'il s'élevoit dans un état quelconque une crise violente entre ces deux

partis, ils recouroient d'ordinaire chacun, de leur côté, aux Athéniens ou aux Lacédémoniens. Telle avoit été la principale source de leur pouvoir.

Dans la Béotie et dans les autres provinces nouvellement acquises par les Athéniens, le parti démocratique ne tarda pas à être le plus fort. Les hommes les plus riches et les plus influens jusqu'alors furent bannis; les partisans de la démocratie devant leurs richesses à la protection des Athéniens, leur furent extrêmement attachés. C'est pour cela que nous voyons les contemporains qualifier la conquête de la Béotie par Myronide, de délivrance du pays et de rétablissement de la liberté. Ce fut par la même raison que les Athéniens, tués dans cette expédition, furent honorés de funérailles publiques.

Au milieu de telles circonstances, la Grèce étoit toujours remplie d'exilés; ces malheureux guettoient sans cesse le moment opportun pour exciter une révolution qui les rétablît dans leur pays. Il leur restoit toujours quelques amis dans leur patrie, et il y avoit toujours par conséquent un germe de sédition.

Nous ne savons pas comment il se fit que ceux des Béotiens qui s'expatrièrent après la conquête des Athéniens, se rendirent maîtres d'Orchomène, de Chéronée et d'autres petites villes de la Béotie. Sans espoir d'en conserver long-temps la possession, ils se mirent cependant à ravager les pays voisins; le gouvernement d'Athènes envoya, sous les ordres de Tolmides, des troupes pour les réduire [1].

[1] L'an 447 avant J.C.

Sans doute le parti de Thucydide l'emportoit alors, car Tolmides étoit de cette même faction ; et Plutarque nous rapporte que Périclès blâma le choix du général, et augura mal du succès de son expédition.

On prit d'abord la ville de Chéronée. Ceux des insurgés qui s'y trouvoient, furent condamnés à l'esclavage. Mais un grand nombre se rassembla à Orchomène ; les Locriens se joignirent à eux ; ces hommes, poussés au désespoir, livrèrent aux Athéniens une bataille près de Coronée, lorsqu'ils se disposoient à retourner dans leurs foyers. Tolmides fut tué, son armée fut taillée en pièces, et tous ceux qui ne périrent point par le glaive furent faits prisonniers.

Il y avoit à Athènes très-peu de familles qui n'eussent fait des pertes dans cette fameuse bataille. Le gou-

vernement fut obligé de sacrifier l'intérêt public à l'intérêt particulier. Afin d'obtenir la reddition des prisonniers, on conclut avec les Béotiens une paix précipitée, et l'on évacua la Béotie.

Cette paix, toute désavantageuse qu'elle parut d'abord, fut bientôt prouvée avoir été dictée par la prudence. En effet, le succès des Béotiens avoit encouragé d'autres peuples tributaires d'Athènes. Les Eubéens se révoltèrent. Périclès débarqua dans leur île avec une armée. A peine y avoit-il mis le pied, qu'on reçut la nouvelle désastreuse que les Mégariens, ayant renouvelé leurs liaisons avec les Corinthiens, avoient surpris et égorgé presque toute la garnison athénienne à Mégare. Bientôt on apprit que les Lacédémoniens se disposoient à envahir l'Attique

avec toutes les forces de leur confédération.

La mort de Tolmidès, la détresse où se trouvoit la république, firent concentrer tous les pouvoirs du gouvernement dans les mains de Périclès. Il retira aussitôt ses troupes de l'île d'Eubée, défit les Mégariens et leurs alliés, et les contraignit à rentrer dans leurs murs.

L'invasion des Péloponnésiens n'eut lieu qu'au printemps de l'année suivante [1].

Plistianax, fils de Pausanias, et devenu roi par la mort prématurée de son cousin Plistarque, eut le commandement des troupes lacédémoniennes ; mais comme il étoit très-jeune, les Ephores chargèrent Cléandridas de le diriger.

L'armée entra dans l'Attique, fit

[1] L'an 445 avant J. C.

de grands ravages, et campa près d'Eleusis. Périclès prit une forte position en face du camp ennemi; mais considérant combien la perte d'une bataille seroit funeste à la république, et d'un autre côté combien il seroit dangereux de temporiser, il eut recours aux ruses de la politique. On croit communément qu'il corrompit Cléandridas. Le fait est que, sans motif et nécessité apparente, l'armée du Peloponnèse rentra dans ses foyers, et ses alliés furent congédiés comme si l'objet de l'expédition eût été rempli.

Il éclata à ce sujet dans Lacédémone un mécontentement tel, que Cléandridas fut obligé de s'y soustraire par la fuite. En son absence, on prononça contre lui une sentence capitale. Le roi lui-même fut mis en jugement, et condamné à une amende si énorme, que ne pou-

vant la payer, il lui fallut quitter le pays.

Périclès, en rendant les comptes des dépenses de cette campagne, porta une somme de dix talens [1] dont il ne voulut pas expliquer l'emploi. On n'accordoit pas communément aux généraux athéniens la faculté de faire des dépenses secrètes; cette exception en faveur de Périclès prouve la confiance que l'on avoit en lui.

Périclès, délivré de ce danger imminent, reporta ses forces dans l'Eubée, et eut bientôt soumis l'île entière. La partie du territoire qui appartenoit aux Histiens, fut partagée entre plusieurs familles athéniennes qui se chargèrent du service militaire, tandis que les esclaves cultivoient les terres. Les autres Eubéens

[1] Environ 54,000 francs.

furent soumis à des conditions moins dures.

Avant la fin de l'hiver, les Athéniens conclurent avec leurs ennemis une trève de trente ans. Les conditions en furent très-défavorables pour Athènes. Elle perdoit entièrement la Béotie, et renonçoit à la ville de Mégare. Mais elle conservoit les ports de Nisée et de Pegæ dans la Mégaride; avoit le droit de mettre garnison dans la ville de Trézène, et conservoit ses liaisons avec l'Achaïe. Il n'y eut point d'équivalent accordé pour de telles concessions.

Périclès continua de ruiner le parti aristocratique à Athènes. Thucydide, fils de Mélésias, fut banni par l'ostracisme. Périclès conserva cette suprématie jusqu'à la mort.

CHAPITRE XIV.

Affaires de la Grèce, depuis la trève de trente ans jusqu'à la guerre du Péloponnèse. --- Précis de l'histoire ancienne de la Macédoine.

Athènes resta six années dans une paix profonde. C'étoit le plus grand intervalle de repos dont elle eût joui depuis quarante ans qu'elle s'étoit relevée de ses cendres.

C'est un phénomène merveilleux dans l'histoire de l'esprit humain, qu'au milieu de tant d'agitations et de troubles, les arts, les sciences, le bon goût et la politesse des mœurs, soient arrivés à cette perfection, qui dans les siècles suivans a rendu Athènes l'admiration du monde.

Plusieurs de ces circonstances glorieuses furent dues aux soins de Pé-

riclès. Pisistrate avoit cultivé l'enfance du génie athénien ; Périclès l'amena à sa maturité. Dans le siècle de Pisistrate, on ne connoissoit presque point de livres. Les sciences étoient vagues et les arts grossiers ; mais au milieu des désastres qui suivirent, les choses se trouvèrent si merveilleusement préparées, que, lorsque Périclès parut, les connoissances précieuses en tout genre n'attendoient, en quelque sorte, qu'un coup de sa baguette magique pour parvenir au plus haut degré de splendeur.

Le philosophe Anaxagore de Clazomène avoit élevé Périclès, et continua d'être son ami dans un âge plus avancé. Les autres hommes recommandables, encouragés par Périclès, étoient particulièrement Phidias, qui, à des dispositions pour toutes les sciences, joignoit un gé-

nie sublime pour les beaux-arts ; et Damon qui excelloit dans la musique, et n'en passoit pas moins pour un des plus profonds politiques de son siècle. La fameuse Aspasie ne doit pas être oubliée dans la liste de ceux à qui Périclès dut la culture de son esprit. Platon nous apprend que Socrate lui-même profita de ses liaisons avec cette femme extraordinaire.

Les circonstances de ce siècle favorisoient singulièrement l'ascendant que prenoient certaines courtisanes grecques. Elles avoient, au-dessus des autres femmes, le privilége de se mêler à toutes les conversations instructives et agréables. C'est pourquoi, du temps de Xerxès, Thargélie, courtisane de Milet, se trouva exercer une telle influence, qu'elle engagea plusieurs villes grecques à se réunir aux Perses. Cette même

Thargélie fut ensuite élevée au trône de Thessalie.

Aspasie étoit aussi de Milet ; elle joignoit, à une beauté non moins rare, des talens plus précieux. Telle étoit sa réputation, que les dames d'Athénes avoient coutume d'accompagner leurs maris chez elle, afin de profiter de sa conversation. Péricles devint son admirateur passionné, et lui fut attaché toute sa vie.

Plutarque assure qu'il fit prononcer son divorce avec sa femme, dont l'humeur sympathisoit mal avec la sienne, pour épouser Aspasie.

Un des moyens par lesquels Périclès conserva son influence, ce fut son goût exquis pour les beaux-arts. Il entreprit d'enrichir Athènes de chefs-d'œuvre en tout genre. Phidias étoit le sur-intendant des travaux qu'il ordonnoit. Il employa une foule d'architectes et d'artistes, dont plu-

sieurs monumens subsistent encore, grace à la dureté du marbre de l'Attique dont ils étoient composés, et à la pureté de l'atmosphère du pays. Ces débris, qui ont échappé à la destruction après un laps de temps de plus de deux mille années, nous présentent toute la perfection du dessein et de l'exécution.

Le ciseau de Phidias créoit et animoit des statues qui, tant qu'elles subsistèrent, arrachèrent l'admiration des connoisseurs. Tandis que la sculpture faisoit ces progrès, la peinture ne restoit pas en arrière. Le nom de Panénus, allié de Phidias [1], ceux de Parrhasius et de Zeuxis ses contemporains, se distinguoient parmi les maîtres les

[1] Dans sa première édition M. Mitford présente, ainsi que l'abbé Barthélemy, Panénus comme *frère* de Phidias; en se servant du mot anglais *brother*. Mais dans la troisième, il em-

plus célèbres de l'école grecque. Ce fut à la même époque que fleurirent les poëtes tragiques, Eschyle, Euripide et Sophocles, et le poëte comique Aristophane, dont les chefs-d'œuvre, représentés aux dépens du public, étoient consacrés à l'amusement du peuple d'Athènes.

Périclès employoit, pour soutenir son autorité, un instrument non moins puissant, l'éloquence, qu'il possédoit éminemment. Il captivoit aussi les faveurs du peuple par son ostentation d'intégrité; il disposoit en souverain des revenus, des armées, des flottes, commandoit aux îles, usoit de l'influence des Athéniens sur les autres états de la Grèce, et même sur les nations barbares;

ploye le terme de *kinsman*, qui signifie un allié à quelque degré que ce soit.

(*Note du trad.*)

et cultivoit des alliances avec divers potentats.

Pendant son administration qui dura quinze années, il montra une si scrupuleuse économie dans sa vie privée, qu'on dit qu'il n'augmenta ni ne diminua d'une drachme sa fortune particulière.

Malgré tous les efforts de Périclès, il régnoit une telle licence à Athènes, que les poëtes comiques ne craignoient pas de se permettre sur les théâtres publics, les railleries les plus grossières contre sa personne, les plus dures invectives contre son administration, et même les plus abominables calomnies contre ses mœurs. On pense bien que ses liaisons avec Aspasie n'échappoient pas à la censure; on attribuoit à cette femme une partie du mal qui se faisoit. Diodore de Sicile et d'autres écrivains ont rapporté contre le

même Périclès des accusations vagues ; mais nous pouvons croire les témoignages réunis de l'historien Thucydide et de Plutarque sur leur injustice.

Pendant son administration et dans la même année où la trève de trente ans fut conclue, il vint une députation d'aventuriers thessaliens que les Crotoniates avoient chassé de leur établissement dans le territoire abandonné de Sybaris. Ce fut sous sa protection que fut fondée la colonie de Thurium, dont il a été question plus haut.

Six ans après la conclusion de la trève, une dispute entre deux des états soumis à Athènes, occasionna une guerre [1]. Les citoyens de Milet et de Samos faisant valoir des droits

[1] L'an 440 avant J. C.

sur la souveraineté de Pryène, voulurent vider leur querelle par la force des armes. Les Milésiens demandèrent du secours à Athènes. Les Athéniens envoyèrent à Samos des députés pour leur demander des explications sur les griefs que l'on présentoit contre eux. Les Samiens chez lesquels le parti aristocratique l'avoit emporté, ne voulurent pas se soumettre à l'arbitrage de ceux qui, par système, étoient leurs antagonistes déclarés. Ils refusèrent donc d'envoyer des députés ; mais une flotte de quarante galères les força à se soumettre, leur gouvernement devint démocratique. Pour s'assurer d'eux à l'avenir, on emmena en otages cinquante hommes et cinquante enfans des premières familles du pays, et on les tint sous bonne garde, dans l'île de Lemnos.

Les nobles expulsés de l'île cherchèrent un refuge auprès du satrape de Sardes. Ils entretinrent en même temps une correspondance avec ceux de leur parti qui étoient restés dans l'île de Samos, et mirent la ville de Byzance dans leurs intérêts. Ayant réuni environ sept cents soldats auxiliaires, ils traversèrent pendant la nuit le bras de mer qui sépare Samos du continent, joignirent leurs amis, surprirent et accablèrent les chefs du parti aristocratique. Ils marchèrent sans délai sur Lemnos, et conduisirent si bien leurs opérations qu'ils emmenèrent leurs otages avec les Athéniens qui les gardoient.

Les prisonniers athéniens furent envoyés au Satrape comme un présent qui pouvoit lui être agréable.

Forts de leur alliance avec les Byzantins et non sans espoir d'être

secourus par Lacédémone, les Samiens poursuivirent le cours de leurs succès, en entreprenant une expédition contre Milet.

Périclès instruit de ces évènemens se mit à la tête d'une flotte considérable, se présenta devant les îles de Chios et de Lesbos, débarqua son infanterie dans l'île de Samos, et assiégea la ville principale, par terre et par mer. Sur ces entrefaites ayant appris que la flotte phénicienne se mettoit en mer, il détacha une partie considérable de sa flotte pour aller à sa rencontre. Les Samiens profitèrent de cet affoiblissement des forces des Athéniens; ils attaquèrent les vaisseaux qui bloquoient leur port, prirent ou coulèrent bas la plupart d'entre eux, et se rendirent ainsi maîtres de la mer.

On tenoit, pendant ce temps-là,

à Sparte une assemblée des députés de tous les états du Péloponnèse, pour délibérer si l'on devoit protéger le parti aristocratique de Samos. La majorité des voix se détermina pour la paix, attendu que les forces maritimes des Athéniens étoient trop imposantes.

Les Samiens étoient foiblement aidés par le Satrape, et les renforts qu'on leur avoit promis de Bysance n'arrivoient jamais. Périclès revint avec sa grande flotte, les resserra étroitement, et les contraignit enfin à se rendre. Il fut convenu qu'ils livreroient leurs vaisseaux de guerre, qu'ils démoliroient leurs fortifications, payeroient une somme considérable pour les frais de la guerre, et donneroient de nouveaux otages de leur fidélité.

Vers la même époque, l'île de Corcyre (aujourd'hui Corfou) avoit des

démélés très-vifs avec les Corinthiens qui y avoient très-anciennement établi une colonie. Le peuple de Corcyre qui se trouvoit alors l'un des plus riches et des plus puissans de la Grèce, avoit non-seulement secoué toute espèce de joug à l'égard de Corinthe, mais il lui refusoit ces honneurs et ces déférences que les colonies de la Grèce rendoient ordinairement aux états dont elles étoient respectivement sorties.

Les Corinthiens irrités, favorisèrent une révolte à Epidamne, colonie de Corcyre elle-même. Les Corcyriens, dont les forces navales étoient quatre fois supérieures à celles des Corinthiens, se préparèrent vigoureusement à la guerre; mais les Corinthiens se liguèrent avec d'autres peuples, et obtinrent des uns des secours en vaisseaux, des autres des subsides en argent.

Les insulaires de Corcyre avoient eu jusques-là pour politique de ne pas contracter d'alliance. Ils avoient également refusé de se joindre à la confédération du Péloponnèse, et à celle d'Athènes. Cette neutralité avoit fait leur bonheur. Mais alarmés de la ligue puissante qui se formoit contre eux, et craignant qu'elle ne devînt encore plus formidable, ils envoyèrent des ambassadeurs à Lacédémone et à Sicyone. Ils furent si favorablement accueillis que des ministres de ces deux états accompagnèrent les ambassadeurs à Corinthe, pour interposer leur médiation.

Les envoyés de Corcyre proposèrent au gouvernement de Corinthe de soumettre les matières en litige à la décision de tel état du Péloponnèse qu'il jugeroit convenable ; ou si on l'aimoit mieux, à l'oracle de

Delphes qui étoit présumé être favorable aux Corinthiens; mais ceux-ci préparés à la guerre, bien persuadés que ni Sparte ni Sicyone ne prendroient les armes contre eux, refusèrent ces conditions et les ambassadeurs de Corcyre furent renvoyés.

Peu de temps après, les flottes de Corinthe et de Corcyre eurent un engagement à la hauteur d'Actium [1]. La fortune se déclara pour les Corcyriens. Le même jour, la ville d'Epidamne se rendit, les Corcyriens ne négligèrent désormais aucune occasion de se venger de leurs ennemis; ils commencèrent par piller le territoire de Leucade, colonie corinthienne encore attachée à la mère-patrie. Ils brûlèrent sur la côte du Péloponnèse, Cyllène,

[1] L'an 435 avant J. C.

l'arsenal de l'Elide, pendant près d'un an ils commirent sur mer de grands ravages contre les Corinthiens et leurs alliés; ce ne fut qu'au printemps de l'année suivante, que les Corinthiens furent en état d'envoyer une flotte et des troupes à Actium, pour observer les mouvemens de l'ennemi et porter des secours quand l'occasion s'en présenteroit.

Depuis la défaite d'Actium les Corinthiens s'étoient occupés à réparer leurs pertes, à construire des vaisseaux, et à gagner des alliés. Les Corcyriens furent obligés de recourir à Athènes pour demander des secours.

C'étoit dans ces conjonctures une affaire délicate pour les Athéniens. Ils avoient conclu avec le Péloponnèse une trève et non une paix véritable. En contractant une alliance

avec Corcyre, ils pouvoient occasionner une rupture. Deux fois l'assemblée du peuple fut convoquée pour débattre ces grandes questions. Le premier jour, les remontrances des ambassadeurs de Corinthe firent tant d'effet, que rien ne fut décidé. Le second jour l'alliance de Corcyre fut résolue. Ce fut Périclès qui eut la plus grande part à cette détermination.

Les Corinthiens avoient armé quatre-vingt-dix galères qui leur appartenoient en propre. Leur flotte réunie à celle des Eléens, des Mégariens et de leurs autres alliés consistoit en cent-cinquante voiles. Ils envoyèrent ces forces redoutables contre Corcyre. Les Athéniens encore indécis, avoient envoyé à la vérité dix galères sous le commandement de Lacédémonius fils de Cimon; mais avec l'ordre de ne pas

livrer combat, à moins que l'ennemi ne fît une descente, ou n'attaquât quelques-unes des villes de la Corcyre.

Les Corcyriens instruits de l'approche de l'ennemi, mirent en mer cent dix galères, sans compter l'escadre athénienne, et établirent leur camp naval près d'une petite île, appelée Sybota, entre leur île et la terre-ferme. Leurs forces de terre réunies à un millier d'auxiliaires de Zacynthe, campèrent sur le promontoire de Leucymne dans l'île de Corcyre, tandis que les barbares du continent qui, depuis long-temps étoient attachés à Corinthe, s'assembloient en grand nombre sur la côte opposée.

Les deux flottes se rencontrèrent à l'aube du jour. Jamais on n'avoit vu tant de vaisseaux figurer dans un combat entre les Grecs. La victoire fut vivement disputée, mais non

avec une habileté égale. Les navires corcyréens et corinthiens étoient équipés à l'ancienne manière. Les ponts étoient encombrés de soldats, les uns pesamment armés, les autres lançant des armes missiles.

Aux yeux des Athéniens à qui Thémistocle avoit enseigné une autre discipline, cette action ressembloit plutôt à une charge d'infanterie qu'à un combat naval. Dans la mêlée, les vaisseaux des deux partis se trouvèrent tellement serrés, que leurs mouvemens n'étoient plus libres. On ne pouvoit pas même exécuter la principale manœuvre de ce temps-là, qui consistoit à percer la ligne ennemie et à la tourner. Le résultat de l'événement dépendoit tout entier de la bravoure ou de l'adresse des soldats pesamment armés, qui combattoient sur les ponts. Au milieu de cette confusion, Lacédémonius dont les instructions en-

chaînoient le courage, prit cependant sur lui de donner quelqu'assistance aux Corcyriens, en se montrant partout où le danger étoit le plus pressant, et en alarmant l'ennemi.

Les Corcyriens remportèrent l'avantage sur la gauche de leur ligne : vingt de leurs vaisseaux ayant mis en fuite les Mégariens et les Ambraciotes qui leur étoient opposés, effectuèrent un débarquement sur le rivage et pillèrent le camp naval. Mais les Corinthiens eurent contre l'autre aîle des succès qui devinrent décisifs par l'imprudence et la défection de ceux des Corcyriens qui étoient vainqueurs.

Les Athéniens cherchèrent alors, en donnant des secours plus efficaces, à prévenir une déroute totale ; mais le désordre étoit trop grand, et l'avantage du nombre trop considérable. Les Corcyriens

prirent la fuite, et entraînèrent les Athéniens avec eux. Il se commit alors des hostilités inévitables entre l'escadre athénienne et la flotte de Corinthe. Les vaincus purent cependant rejoindre le rivage où les vainqueurs ne jugèrent pas à propos de les suivre.

Les Corcyriens reprirent un peu courage, en voyant rentrer dans leurs ports la partie de leur flotte qui avoit été victorieuse. On décida qu'on livreroit une nouvelle bataille. Le soir, lorsqu'on entonnoit déjà le chant de guerre, les Corinthiens firent subitement leur retraite. Les Corcyriens ne savoient comment expliquer cette terreur panique; mais ils virent quelque temps après arriver un renfort de vingt galères athéniennes qui leur expliqua cette retraite.

Le lendemain, les Corcyriens

n'hésitèrent pas à mettre à la voile, et à attaquer l'ennemi dans son camp naval. Les Corinthiens sortirent du port de Sybota et se rangèrent en bataille, mais sans dessein de combattre. Ils vouloient d'abord sonder les intentions des Athéniens, ils envoyèrent en conséquence un petit bâtiment avec un message pour les commandans athéniens. Cette mission ne fut pas sans danger; car, ceux des Corcyriens qui s'aperçurent du départ du bâtiment, voulurent l'intercepter et en massacrer l'équipage.

Les Athéniens tinrent une conduite différente; ils reçurent le message dans lequel on les accusoit d'avoir rompu la trève, en fermant le passage de Corcyre. Les généraux athéniens répondirent que leur dessein n'étoit pas de rompre la trève, mais de secourir leurs alliés; que les

Corinthiens pouvoient se présenter partout ailleurs sans être inquiétés, mais qu'on ne souffriroit pas qu'ils attaquassent Corcyre ou quelques-unes de ses possessions.

Sur cette réponse, les Corinthiens après avoir élevé sur le continent un trophée en l'honneur de leur victoire, mirent à la voile et retournèrent chez eux. Ils prirent, chemin faisant, la ville d'Anactorium, à l'entrée du golfe d'Ambracie. Parmi leurs prisonniers, ils en trouvèrent environ huit cents qui avoient déjà été esclaves; ils les vendirent, mais ils traitèrent les autres avec les plus grands égards. Il se trouvoit parmi ceux-ci des hommes qui occupoient les premiers rangs à Corcyre; les Corinthiens espéroient qu'en les ménageant, ils pourroient recouvrer leur ancienne autorité sur cette île.

Les Corcyriens, de leur côté, éle-

vèrent un trophée sur l'île de Sybota, en face de celui que leurs ennemis avoient dressé sur le continent. La flotte athénienne rentra dans ses ports. Ainsi se termina sans aucun traité, cette guerre qu'on appelle guerre de Corcyre ou de Corinthe.

Les Athéniens, que l'impossibilité de conserver la Béotie sous leur joug auroit dû dégoûter de la manie des conquêtes, projetoient, selon Thucydide, de faire des excursions en Sicile et dans d'autres lieux de l'Italie. Plutarque assure qu'ils méditoient de porter leurs armes en Etrurie, et ensuite d'attaquer Carthage elle-même.

Périclès fit tous ses efforts pour réprimer cet excès d'ambition. Il se présenta bientôt des circonstances, qui appelèrent l'attention des Athéniens plus près d'eux.

Nous avons déjà dit que la répu-

blique d'Athènes possédoit, sur les rives septentrionales de la mer Egée, des districts précieux par leurs mines d'or et d'argent, par les bois de construction, et qui tous lui payoient quelques tributs. Ces possessions la mettoient en relation d'intérêts avec la Macédoine.

Ce dernier pays, peuplé d'abord par les Pélasges, étoit tombé sous la domination d'une colonie grecque, gouvernée par des princes du sang d'Hercule. Quoiqu'il fût plus d'à moitié barbare, il avoit la prétention de faire partie constituante de la Grèce. Thucydide ne fait remonter la généalogie des rois de Macédoine que jusqu'à Perdiccas, ancêtre au septième degré, d'Alexandre, fils d'Amyntas, lequel occupoit le trône lorsque Xerxès fit son invasion dans la Grèce.

L'origine du nom macédonien

est embellie par la fable. Il paroît cependant avoir été fabriqué dans un temps très-postérieur. On le fait venir d'un prince nommé Macédon, supposé fils de Jupiter et de la nymphe AEthrie. Comment Perdiccas et ses partisans vinrent-ils à bout de subjuguer ce pays? S'en emparèrent-ils par la force des armes, ou par les ruses de la politique? C'est ce qu'il est difficile de découvrir. Quoi qu'il en soit, les Macédoniens étoient dans un état si pauvre et si misérable à l'époque de l'arrivée de ces Argiens, qu'ils dûrent voir paroître avec joie des étrangers plus éclairés qu'eux, et plus habiles dans le maniement des armes.

Après le règne de six ou sept princes, cette nation étendit sa uissance sur les provinces voisines de la Piérie, de la Bottiée, de la Mygdonie, sur une partie de la Péonie,

sur l'Eordie, l'Almopie; sur l'Anthémus, la Grestonie et la Bisaltie. Tous ces districts, réunis à l'Emathie ou Macédoine proprement dite, formèrent ce qu'on appelle Basse-Macédoine, laquelle s'étendoit depuis le mont Olympe jusqu'au Strymon.

Les peuples qui habitoient ces différens pays furent exterminés ou expulsés, ou réduits à la condition de sujets, peut-être à celle d'esclaves. Les Piériens, chassés de leur territoire, s'établirent en Thrace au pied du mont Pangée. Les Bottiéens se fixèrent à peu de distance de leur pays sur les frontières de la Chalcidique, et dans le territoire que Thucydide appelle la Bottique.

Lyncestis et Elimiotis, avec quelques autres districts dans les montagnes, conservant chacun leur prince, mais sous la suzeraineté des

rois macédoniens, furent connus sous le nom de Haute-Macédoine.

Tandis que les hostilités continuelles contre des nations sauvages, et des révoltes fréquentes des peuples conquis empêchoient la civilisation de faire des progrès parmi les Macédoniens, la foiblesse des princes et le défaut de population, favorisoient les établissemens que les Grecs fondoient sur la côte.

Mais les Grecs faisoient si peu de cas de la Macédoine, au temps de la guerre de Perse, que lorsqu'Alexandre, fils d'Amyntas, du vivant de son père se présenta pour concourir au prix du stade (la course à pied) aux jeux olympiques, on refusa de l'admettre sous prétexte qu'il étoit étranger.

Cependant, ce prince ayant prouvé qu'il étoit non-seulement Grec, mais Héraclide de la race de Témé-

nus, on consentit enfin à le recevoir. Cette illustre origine de la maison de Macédoine, malgré toutes les invectives que répandirent contre elle par la suite les orateurs de la Grèce, ne fut jamais disputée.

Le mariage de Gygée, sœur d'Alexandre, avec Bubaris, prince de Perse, contribua à la sûreté et peut-être à l'agrandissement de la Macédoine. Lors de l'expédition de Xerxès, ce même Alexandre avoit cultivé l'amitié d'Athènes.

Son fils Perdiccas, qui lui succéda sur le trône, maintint son alliance avec les Athéniens. Il y eut cependant quelques différends entre les deux puissances.

Une des principautés de la Haute-Macédoine formoit l'apanage de Philippe, frère puîné de Perdiccas; une autre étoit l'héritage de Derdas, prince du sang royal, mais à un

degré plus éloigné. Dans le temps de la guerre de Corcyre, Perdiccas ayant voulu dépouiller à-la-fois son frère et son cousin de leurs possessions, le gouvernement d'Athènes jugea à propos de prendre ces princes sous sa protection, et de les défendre contre l'injure qu'on vouloit leur faire. Perdiccas se récria sur ce qu'on violoit l'alliance qui existoit entre les deux peuples. L'autorité et l'influence des deux princes étoient si considérables, que les attaquer lorsqu'ils pouvoient obtenir des secours d'Athènes, ç'eût été une entreprise fort hasardeuse; mais les circonstances qui suivirent, devinrent favorables aux vues ambitieuses du roi.

Les Athéniens venoient de prendre part à la guerre de Corcyre. Perdiccas savoit qu'ils s'étoient mis par-là en guerre ouverte avec les Corin-

thiens; que les Lacédémoniens n'attendoient peut-être qu'un moment opportun pour se déclarer. La ville de Potidée, située sur l'isthme qui réunit la fertile péninsule de Pallène aux confins de la Thrace et de la Macédoine, étoit une colonie corinthienne, tellement dans la dépendance de la mère-patrie, que ses magistrats étoient au choix de celle-ci. Cependant, elle payoit tribut à Athènes. Perdiccas envoya offrir aux Corinthiens de les aider à soustraire Potidée au joug des Athéniens. Il envoya en même temps, à Lacédémone, proposer une alliance, et offrit même d'accéder à la confédération du Péloponnèse.

Il engagea en outre à la révolte les Chalcidiens et les Bottiéens, autres sujets d'Athènes.

Le gouvernement envoya promptement une flotte pour réprimer ces

désordres, et une armée, pour rétablir les princes macédoniens, Philippe et Derdas. On ordonna despotiquement aux Potidéens de démolir leurs fortifications du côté de Pallène, de donner des otages, de renvoyer leurs magistrats corinthiens, et de ne plus en recevoir à l'avenir.

Les Potidéens qui avoient de la répugnance à exécuter ces ordres, et qui en même temps craignoient de ne pas les exécuter, envoyèrent des ambassadeurs à Athènes pour en demander la révocation ou l'adoucissement. Mais d'un autre côté, de concert avec les Corinthiens, ils firent solliciter la protection de Sparte, dans le cas où les Athéniens persisteroient dans leurs demandes. Ayant trouvé les Athéniens inexorables, et les Lacédémoniens bien disposés en leur faveur, ils se liguèrent avec les autres révoltés.

Archestratus, qui commandoit l'expédition athénienne, se porta du côté de la Macédoine, afin de favoriser l'invasion de son territoire par Philippe. Les Corinthiens, de leur côté, prirent les armes; ils envoyèrent des troupes à Potidée, sous le commandement d'Aristée qui jouissoit d'une grande considération dans cette colonie.

A cette nouvelle, les Athéniens envoyèrent à Archestratus un renfort. Déjà on avoit pris la ville de Therme, et l'on faisoit le siège de Pydna; mais les Athéniens trouvant la révolte des colonies d'un intérêt plus pressant que la guerre contre les Macédoniens, firent la paix avec le roi de ce pays, et les deux princes furent compris dans le traité. Alors, renforcés d'un corps considérable d'infanterie alliée, et de six cents cavaliers macédoniens

que leur fournit Philippe, les généraux d'Athènes marchèrent sur Potidée.

Perdiccas ne tint ses engagemens avec les Athéniens, qu'autant qu'il y trouva son intérêt. Quand ils se furent éloignés de ses frontières, il se mit à la tête d'un corps de deux cents chevaux, et marcha au secours des Corinthiens et de leurs alliés. Aristée prit le commandement en chef de l'infanterie, et Perdiccas celui de la cavalerie. On ne tarda pas à livrer une bataille, dans laquelle Aristée, remplissant plutôt les devoirs d'un brave soldat que ceux d'un habile général, rompit et poursuivit, à la tête d'un corps d'élite, une partie de la ligne ennemie, tandis que le reste de ses troupes, dans une déroute complète, cherchoit un refuge dans les murailles de Potidée. Callias, l'un des géné-

raux athéniens, fut tué. Aristée rentra dans la ville avec beaucoup de peine, et les Athéniens le bloquèrent aussitôt par terre et par mer.

Aristée après avoir mis la place en bon état de défense, trouva moyen de se sauver par mer, en échappant aux vaisseaux athéniens. Il alla à Olynthe, y prit le commandement des troupes alliées, envoya dans le Péloponnèse des couriers pour avertir de ce qui s'étoit passé et demander des renforts.

Loin que ces fâcheuses nouvelles abattissent le courage des Corinthiens, ils en furent animés au contraire d'une plus plus vive ardeur. Ils excitèrent toute la confédération, et particulièrement les Lacédémoniens à prendre fait et cause pour eux. Il y a déjà long-temps, leur dirent-ils, que la trève est rompue,

que le Péloponnèse est insulté et outragé.

En même temps les Eginètes qui souffroient impatiemment le joug des Athéniens, sans se révolter ouvertement, firent des négociations secrètes avec les Péloponnésiens.

Les Lacédémoniens convoquèrent enfin l'assemblée générale des députés de la confédération, et invitèrent toutes les Républiques de la Grèce qui pourroient avoir des griefs contre les Athéniens, à y envoyer des députés.

Cette assemblée se trouvant réunie à Sparte, ce fut à qui feroit éclater contre les Athéniens les réclamations les plus énergiques. Ces plaintes furent formées en présence des députés d'Athènes qui ne crurent, ni de la dignité de leur république, ni conforme à leur mission, de répondre particulièrement aux charges

qui étoient ainsi présentées par les députés de la confédération du Péloponnèse devant le peuple Lacédémonien. Cependant ils ne crurent pas devoir garder entièrement le silence, et cherchèrent surtout à insinuer que dans une matière aussi grave on ne pouvoit se déterminer avec précipitation.

Les harangues que Thucydide met dans la bouche des orateurs de chaque parti, sont un modèle de politique et d'éloquence.

Sthénélaïdas, l'un des Ephores, y répondit très-brièvement suivant la méthode de son pays, et s'empressa de mettre l'affaire aux voix. Une majorité nombreuse déclara que la trève étoit rompue, et que les Athéniens avoient été les agresseurs.

On désira cependant que les différens états de la confédération, renvoyassent de nouveaux députés

avec les pouvoirs suffisans pour prendre des mesures ultérieurs. L'Assemblée fut dissoute.

Le gouvernement spartiate étoit bien déterminé à la guerre, non-seulement par les réclamations de ses alliés, mais par la crainte que lui inspiroit la puissance toujours croissante d'Athènes. La domination des Athéniens dans la Grèce avoit été beaucoup restreinte par les conditions de la trêve, et par les pertes qui les avoient forcés à y consentir; mais dans l'intérieur leurs forces et leurs ressources s'étoient considérablement augmentées pendant les quatorze années qui s'étoient écoulées sous l'administration de Périclès. Il n'y avoit point dans la Grèce d'état qui pût rivaliser Athènes; et même la confédération formidable à laquelle présidoient les Lacédémoniens, n'étoit pas encore

en état de commencer les hostilités.

Afin d'encourager ceux des alliés qui devoient prendre part à cette guerre, on envoya une députation solennelle à Delphes, pour savoir si l'on pouvoit espérer du succès. L'oracle répondit aux Péloponnésiens, que s'ils poussoient la guerre avec vigueur, ils seroient victorieux, et qu'Apollon leur accorderoit sa faveur, soit qu'on l'invoquât, soit qu'on ne l'invoquât pas.

Lorsque la nouvelle assemblée fut convoquée à Lacédémone, les différens députés demandèrent la guerre à grands cris. La majorité se prononça pour ce parti.

Quoique les orateurs eussent représenté la nécessité d'entrer sur-le-champ en campagne, et que tout délai fût même dangereux, lorsqu'une pareille résolution seroit devenue publique, on jugea néan-

moins que la confédération n'étoit pas encore assez préparée à la guerre pour qu'il ne fût pas nécessaire de gagner du temps. Les chefs eurent donc recours à des négociations, dans lesquelles ils avoient trois objets principaux : le premier, d'engager les Athéniens à suspendre les hostilités pendant qu'ils poursuivroient leurs préparatifs ; le second, de faire paroître leur cause meilleure, si les Athéniens refusoient les conditions qu'on leur proposoit ; et enfin, de faire naître des dissensions parmi les Athéniens eux-mêmes.

On envoya à Athènes des ministres pour faire des représentations sur des objets qui n'avoient aucun rapport aux griefs véritables, qui divisoient les deux Républiques. On prétendit, par exemple, qu'il n'avoit pas été fait d'expiation com-

plète pour le sacrilège commis environ un siècle auparavant, lorsque les partisans de Cylon avoient été assassinés aux pieds des autels. On disoit que plusieurs de ceux qui jouissoient alors du privilége de citoyens d'Athènes étoient souillés de cette tache, qu'elle s'étoit transmise à eux, de génération en génération.

De crainte que cette pollution n'attirât la vengeance des dieux de la Grèce sur la nation toute entière, les Lacédémoniens interprètes, disoient-ils, du vœu public demandèrent que les personnes qui se trouvoient dans ce cas, fussent bannies, et le sacrilége absolument expié.

Le coup étoit principalement dirigé contre Périclès, qui, par sa mère, descendoit de Mégaclès, principal antagoniste de Cylon. On ne se flattoit pas d'obtenir son exil, mais on répandoit l'alarme parmi

le peuple, on donnoit des embarras à l'administration.

Périclès fut assez habile pour déjouer cette manœuvre. Il fit revivre la mémoire de deux sacriléges, dans lesquels étoient enveloppés plusieurs des premières familles de Lacédémone. C'étoient la mort de Pausanias, qu'on avoit fait périr de faim dans le temple de Minerve, et l'exécution de quelques hilotes qu'on avoit arrachés du sanctuaire de Neptune, sur le mont Ténare. Cette dernière profanation étoit regardée comme une impiété si abominable, que la superstition populaire lui avoit attribué le tremblement de terre qui fut fatal à Sparte.

On répondit donc aux Lacédémoniens qu'ils devoient donner les premiers l'exemple de leur respect pour les dieux protecteurs de la Grèce, en écartant tous ceux qui

étoient souillés par de pareils crimes.

Cette première ambassade revint à Sparte sans autre réponse, et fut suivie d'une seconde, dont les instructions étoient forts différentes. Les Spartiates demandoient, que comme préliminaire de la paix, le siége de Potidée fût levé sur-le-champ, et que le territoire d'Egine fût reconnu indépendant. Mais on insistoit encore plus fortement sur la révocation d'une mesure qui frappoit les Mégariens. On ajoutoit que si les Athéniens faisoient droit à cette réclamation, Lacédémone consentoit à suspendre les hostilités.

Les deux premières propositions furent rejetées sans beaucoup de préparation. On répondit à la troisième, que les Mégariens s'étoient rendus criminels aux yeux des dieux et des hommes, en osant cultiver une portion de terre, située hors des

territoires de l'Attique et de Mégare, consacrée à la déesse Eleusine ; et qu'ils s'étoient directement comportés en ennemis, en recevant chez eux, les esclaves athéniens fugitifs.

Ce fut avec cette réponse que les nouveaux députés retournèrent à Sparte.

Bientôt après il vint une troisième légation : celle-ci déclara que le gouvernement lacédémonien n'entendoit pas insister sur les réquisitions formées par les précédens envoyés; et qu'il demandoit, comme unique condition de la paix, que tous les états de la Grèce que la république tenoit assujétis, fussent rendus à leur indépendance.

On convoqua une assemblée du peuple ; plusieurs se déclarèrent pour la guerre, d'autres pour la paix. Enfin, Périclès prit la parole, son opinion dicta la réponse qui fut

faite aux Lacédémoniens : on leur dit que la république d'Athènes ne consentiroit jamais à obéir aux ordres de quelque puissance que ce fût, mais que cependant elle se soumettroit volontiers à un jugement qui auroit pour base une égalité parfaite entre toutes les parties, et seroit rendu dans le mode déterminé par les traités.

Les Lacédémoniens n'envoyèrent plus d'ambassadeurs à Athènes.

Sur ces entrefaites, les Thébains qui regardoient la guerre comme inévitable, crurent que le moment étoit arrivé d'acquérir une souveraineté plus complète dans la Béotie.

La petite ville de Platée, malgré l'inégalité de ses forces, se refusoit cependant avec opiniâtreté, depuis un siècle, à recevoir des lois de Thèbes, dont elle n'étoit guère éloignée que de trois lieues. Quelque temps

avant la guerre de Thèbes, lorsque Cléomènes, roi de Sparte, se trouvoit avec une armée dans les environs, les Platéens, jaloux d'obtenir sa protection, offrirent de se mettre sous la domination de Lacédémone.

La réponse que firent en cette rencontre, les Lacédémoniens, prouve quelle étoit la situation politique de la Grèce. Nous sommes trop éloignés de vous, répondirent-ils, et nous ne vous donnerions qu'une assistance tardive; vous seriez accablés et vendus comme esclaves, avant que nous pussions en être instruits; nous vous recommandons en conséquence, de vous mettre plutôt sous la protection d'Athènes; c'est un état voisin, et qui peut vous secourir avec promptitude.

Hérodote ajoute que les Lacédémoniens donnèrent cet avis, non par bienveillance pour les Platéens,

mais afin d'occasionner aux Athéniens des difficultés nouvelles, en les mettant mal avec les Béotiens.

Cependant les Platéens suivirent ce conseil. Ils envoyèrent à Athènes des ambassadeurs, dans le costume et avec le caractère de supplians. Ils se placèrent suivant l'usage, au pied de l'autel, et demandèrent que leur république fût prise sous la souveraineté et la protection d'Athènes. Le peuple aquiesça avec joie à cette requête.

Les Thébains, dès qu'ils furent instruits de cette démarche, ne manquèrent pas d'attaquer Platée. Les Athéniens firent de leur côté, avancer des troupes, mais les Corinthiens s'établirent intermédiaires; et il fut convenu de soumettre le litige à leur décision. Ils déclarèrent que les Thébains n'avoient aucun droit de s'arroger la souveraineté sur des

villes de la Béotie, dont les habitans renonçoient volontairement au privilége de la confédération béotienne.

D'après cet arrangement, les Athéniens retirèrent leur armée, mais les Thébains irrités, les poursuivirent et les attaquèrent pendant leur marche. Ils furent vaincus, et les Athéniens se trouvèrent en mesure de dicter les conditions de la paix. Ils reculèrent les limites que les Corinthiens médiateurs avoient fixées au territoire de Platée.

Cette petite République, plus que jamais ennemie de Thèbes, devint très-sincèrement attachée à Athènes. Ses forces s'étoient déployées à la bataille de Marathon, dont elle avoit partagé l'honneur avec les Athéniens. Dans la journée, non moins mémorable de Salamine, ses soldats s'étoient distingués à bord des vaisseaux d'Athènes.

Par une conséquence nécessaire de la protection d'Athènes, la démocratie étoit toute puissante à Platée. Il y avoit cependant un parti de mécontens, prêts à se jeter dans les bras des Thébains pour reprendre l'ascendant qu'ils avoient perdu. Six mois après la bataille de Potidée et vers le commencement du printemps [1], un corps d'environ trois cents Thébains commandés par les Béotarques, Pythangélus et Diemporus, entra à Platée, au milieu de la nuit, lorsque tous les habitans étoient livrés au sommeil.

Pleins de confiance dans les traités, les habitans n'entretenoient point de gardes dans leur ville. On se contentoit de tenir les portes fermées pendant la nuit; elles furent ouvertes aux Thébains par la faction

[1] L'an 431 avant J. C.

aristocratique dont Eurymachus et Nauclidès étoient les chefs. Ceux-ci voulurent profiter du désordre pour assouvir leur vengeance en égorgeant les principaux habitans du parti opposé; mais les Thébains dirigés par une politique plus libérale, rejetèrent cette proposition avec horreur. Se regardant comme maîtres de la place, et comptant sur une armée plus nombreuse qui devoit les suivre incessamment, ils déposèrent leurs armes sur la place publique, et firent proclamer, par des héraults, dans toute la ville, que les habitans qui désiroient accéder à la confédération Béotienne se rendissent auprès d'eux, et déposassent leurs armes dans le même endroit.

Les Platéens arrivant à la hâte et fort alarmés, se réjouirent de trouver des dispositions si amicales parmi ceux, qui sembloient tenir à leur

merci leurs familles et leurs propriétés. Ils montrèrent donc de l'empressement à souscrire aux conditions qu'on leur imposoit ; mais dans le cours des négociations, les habitans ayant découvert malgré les ténebres, que les Thébains étoient peu nombreux, et qu'ils les accableroient facilement, ils prirent la résolution de surprendre à leur tour ceux qui s'étoient introduits dans la ville par la perfidie.

Afin de masquer leurs préparatifs, ils percèrent des communications dans les murs qui séparoient les habitations diverses, et formèrent en même temps des barricades dans les principales rues. Ils n'attendirent pas que le jour parût ; car, l'obscurité leur étoit favorable puisqu'ils connoissoient mieux les localités. Ils furent deux ou trois fois repoussés dans leur attaque ; mais ils

revinrent à la charge, avec une nouvelle fureur, tandis que les femmes et les esclaves retranchés sur les toits des maisons, faisoient pleuvoir sur l'ennemi des tuiles et des pierres, et jetoient en même-temps des cris affreux qui augmentoient la confusion. Une forte pluie qui tomba par hasard, rendit l'obscurité plus complète. Les Thébains également incapables de voir ou d'entendre leurs chefs, ne purent agir de concert. Chacun d'eux s'enfuit comme il put, au milieu des ténèbres.

On avoit fermé, pendant ce temps, la porte par laquelle ils étoient entrés, et la seule qui fût ouverte. Un très-petit nombre de Thébains parvint à l'ouvrir à coups de haches. Tous les autres furent tués ou faits prisonniers : l'armée qui devoit soutenir cette expédition, avoit été retardée dans sa marche,

par le mauvais temps et parce que la rivière d'Asope étoit grossie. Dès que les Thébains, qui la composoient, furent informés du soulèvement de la ville, ils se mirent à piller les villages et les habitations isolées.

Les Platéens, cependant, retirèrent dans la ville tous les effets qu'ils purent emporter, et mirent à mort tous leurs prisonniers au nombre de cent quatre-vingts, parmi lesquels se trouvoit Eurymachus, le chef de l'entreprise.

Tels furent les funestes préludes à la guerre du Péloponnèse. Les Athéniens s'attendant à de cruelles représailles de la part des Thébains, demandèrent du secours à Athènes, qui leur envoya des troupes et des provisions. On renforça la garnison de la place, et l'on en fit sortir les femmes, les enfans, en un mot toutes les bouches inutiles.

CHAPITRE XV.

De la guerre de Péloponnèse, pendant les premières campagnes. Peste d'Athènes. Négociations des Lacédémoniens avec la Perse.

Cette malheureuse altercation entre deux petits états, rendoit toute réconciliation plus impraticable que jamais. On se prépara des deux côtés à faire la guerre avec une extrême diligence; on employa tous les moyens d'exciter l'enthousiasme; on faisoit circuler des oracles; on prétendoit avoir vu des prodiges et des phénomènes, auxquels les esprits superstitieux attachoient la plus grande importance. Parmi ces prodiges, on citoit un tremblement de terre dans l'île de Délos, dont le

territoire, réputé sacré, n'avoit jamais éprouvé de ces commotions.

Au milieu de l'agitation des esprits, le vœu le plus général penchoit pour Lacédémone, dont on regardoit la cause comme celle de l'indépendance et de la liberté, tandis que de toutes parts on se récrioit contre la tyrannie d'Athènes.

Les deux confédérations, sur le point d'entrer en guerre, étoient très-différemment composées. La nation grecque étoit à-peu-près divisée en deux parties égales. Du côté des Lacédémoniens étoient rangés tous les Etats du Péloponnèse, excepté les Argiens qui restèrent neutres, et les Achéens dans le nord de la péninsule. Les Mégariens, les Béotiens, les Locriens, les Phocіens, les Ambraciotes, les Leucadiens et les Anactoriens, se joignirent à la ligue du Péloponnèse. La marine

devoit être fournie par les Lacédémoniens, les Corinthiens, les Sicyoniens, les Pelléniens, les Eléens, les Mégariens, les Ambraciotes et les Leucadiens. Les Béotiens, les Phociens, les Locriens fournirent la cavalerie; les autres états, de l'infanterie seulement.

On envoya des ambassadeurs, pour rechercher l'alliance de plusieurs nations étrangères. Le grand roi (c'est ainsi qu'on appeloit le roi de Perse) ne fut pas oublié. Mais on attendoit surtout des secours des Grecs d'Italie et de Sicile, qui avoient les forces maritimes imposantes, et étoient dévoués à la cause du Péloponnèse. Athènes avoit peu d'alliés, à proprement parler. Ses principaux étoient les Thessaliens, les Acarnaniens, les Platéens et les Messéniens de Naupacte.

Parmi les îles, Corcyre, Zacynthe,

Chio et Lesbos étoient du parti d'Athènes. Toutes les autres de la mer Egée, si nous en exceptons Mélos et Théra qui étoient des colonies lacédémoniennes, toutes les villes grecques, nombreuses et florissantes de l'Asie mineure, de l'Hellespont et de la Thrace, étoient tributaires des Athéniens. Leurs habitans ne pouvoient entretenir de vaisseaux de guerre, et ne recevoient d'autre protection que celle d'Athènes.

Ce fut peu de temps après le dernier événement de Platée, que les Lacédémoniens levèrent enfin l'étendard de la guerre. On fit sommer toutes les républiques de la confédération. Les deux tiers de leurs forces se réunirent, à un certain jour fixé, à l'armée lacédémonienne, sur l'isthme de Corinthe. Le roi de Sparte, Archidamus, eut le commandement en chef.

Pendant ce temps-là, Périclès faisoit des efforts incroyables pour préparer les esprits aux événemens qui alloient se passer. Il avoit été nommé conformément au règlement militaire d'Athènes, avec neuf collègues, pour commander les troupes de la république ; mais depuis la première invasion des Perses, l'usage avoit prévalu de désigner l'un des dix, comme chef perpétuel avec le titre de général, et le pouvoir exclusif de convoquer à sa volonté des assemblées extraordinaires du peuple.

Périclès fut donc élu de cette manière. Mais il avoit été autrefois lié d'amitié avec le roi de Lacédémone Archidamus. Ils étoient unis par les nœuds sacrés de l'hospitalité. Peut-être qu'Archidamus, par bienveillance pour Périclès, voudroit épargner ses biens, en ravageant le

territoire de l'Attique. Peut-être aussi que d'autres Lacédémoniens pour exciter la jalousie contre lui, affecteroient de ménager les propriétés de Périclès. Ce chef habile, déclara franchement dans l'assemblée du peuple, quelles étoient ses craintes à cet égard. Il ajouta que si ses propriétés étoient épargnées, lorsque celles de ses voisins auroient souffert du pillage, il ne les regarderoit plus comme les siennes, mais comme appartenant à la république.

Il saisit cette occasion pour exhorter le peuple à ne point s'effrayer des dévastations que l'on pourroit commettre sur leurs domaines, à éviter par tous les moyens possibles, un engagement général sur la terre, et à porter toute leur attention sur la marine.

Il parla ensuite des ressources de la république. Le tribut annuel pro-

venant des dépendances maritimes, non compris les autres revenus, montoit à environ six cents talens [1]. Il y avoit dans le trésor, en espèces monnoyées, plus de six mille talens [2]. L'or et l'argent non monnoyés qu'on pourroit employer si les besoins publics l'exigeoient, les offrandes publiques et privées, les vases sacrés dont on se servoit dans les jours de fêtes, les dépouilles des Perses, et une foule d'autres petits articles, pouvoient fournir une somme de cinq cents talens [3].

La quantité d'or massif qui entouroit la statue de Minerve, élevée dans la citadelle Acropolis, ne pesoit pas moins de quarante talens [4].

1 Environ 3,240,000 francs.

2 Environ 32,400,000 francs.

3 Environ 2,700,000 francs.

4 Environ 216,000 francs.

Phidias, auteur de la statue, y avoit si artistement adapté les plaques de ce métal précieux, qu'on pouvoit les enlever, sans nuire au mérite de son ouvrage, et les replacer ensuite, lorsque l'état du trésor public permettroit cette dépense de luxe.

Les forces militaires de la république étoient formidables; les hoplites ou infanterie pesamment armés, se montoient à vingt-neuf mille hommes. Seize-mille soldats suffisoient pour former la garnison. Les plus jeunes et les plus vieux étoient destinés pour ce service; de sorte qu'il en restoit treize mille, la fleur de la jeunesse athénienne, que l'on pouvoit faire entrer en campagne.

La cavalerie y compris les archers à cheval, consistoit en onze cents hommes. Les archers à pied, étoient

au nombre de seize cents. L'armée entière se montoit ainsi à trente-deux mille hommes, sans compter une multitude d'esclaves, armés à la légère, et les troupes auxiliaires que devoient fournir les alliés.

La flotte consistoit en trois cents galères, occupant environ cinquante mille hommes. Chaque Athénien connoissoit plus ou moins la navigation; les hoplites eux-mêmes, manioient la rame, quand le cas l'exigeoit; et tous les marins étoient également propres à servir sur terre; mais en général, les simples marins étoient tirés de la derniere classe des citoyens, ils étoient armés à la légère.

Il fallut à Périclès une éloquence bien entraînante, pour persuader aux peuples de l'Attique de dévaster eux-mêmes leur pays, et de se transporter avec leurs fa-

milles dans l'espace très-vaste d'ailleurs, que renfermoient les murailles d'Athènes, et de ses trois ports. Ils avoient emporté avec eux tous leurs effets, et plusieurs jusqu'à la charpente de leurs maisons. Tous leurs bestiaux et les esclaves qui en prenoient soin, furent transportés dans les îles voisines, principalement dans celle d'Eubée. Les habitans de l'Attique se trouvèrent ainsi resserrés et fort gênés dans la même ville. Plusieurs s'établirent jusques dans les temples. On n'excepta de cet usage que les édifices religieux situés dans la citadelle et l'Eleusinium, où l'on célébroit les mystères de Cérès.

L'armée du Péloponnèse entra dans l'Attique, du côté d'OEnoe. Sa première opération fut le siége de cette place. Cela acheva de donner le temps aux Athéniens de sauver leurs propriétés. Les soldats mur-

murèrent en conséquence contre Archidamus, leur chef; et comme, après plusieurs jours de siége, la place menaçoit de tenir encore longtemps, le mécontentement devint si général, qu'Archidamus céda au désir de ses troupes; il leva le siége d'OEnoe, et fit des progrès dans l'Attique, à la tête d'une armée qui, selon Plutarque, étoit de soixante mille hommes.

Archidamus ravagea les plus riches plaines, espérant que tant de désastres exciteroient l'indignation des habitans réfugiés dans la ville, et qu'ils demanderoient à livrer bataille.

En effet, l'intrigue s'agita dans tous sens à Athènes; mais Périclès fut sourd à toutes les réprésentations. Il laissa les individus évaporer librement leur mauvaise humeur, mais ne convoqua point d'assem-

blée. Il se contenta d'envoyer des partis, pour surprendre les maraudeurs et empêcher les ravages de s'étendre loin du gros de l'armée.

Après diverses escarmouches, les Péloponnésiens commençant à manquer de vivres, et toutes leurs provocations ne pouvant décider les Athéniens à tenter les chances d'un engagement général, leur armée s'éloigna, et enfin ils retournèrent dans leur pays.

Tandis que dans la première campagne, le territoire de l'Attique étoit en proie à ces dévastations, une flotte de cent galères, portant mille hommes pesamment armés et quatre cents archers, partit du Pirée pour user de représailles contre le Péloponnèse. Cinquante galères de Corcyre, et d'autres provenant de divers alliés se joignirent à cet armement.

On fit d'abord une descente sur la côte de Messénie, et l'on marcha contre Méthone, ville mal fortifiée et sans garnison; mais tandis que les soldats pilloient les environs, Brasidas avec une centaine de Lacédémoniens, passa à travers le camp athénien, entra dans la ville et la mit en bon état de défense contre un assaut. Les commandans athéniens voyant leur espoir trompé, car, leur intention n'étoit pas de faire un siége en règle, se rembarquèrent.

Les Péloponnésiens apprirent, par leur expérience, qu'il n'étoit pas aussi facile de créer une marine, que quelques-uns de leurs orateurs les plus véhémens les en avoient flattés. Une immense étendue de côtes, étoit ouverte aux attaques de la flotte athénienne. Les Athéniens firent plusieurs débarquemens successifs et livrèrent différentes villes

au pillage. L'île de Céphallénie, entr'autres, fut obligée de se soumettre.

Lorsque le territoire de l'Attique fut délivré de l'armée péloponnésienne, les chefs de l'administration avisèrent aux moyens les plus efficaces pour mettre en sûreté un pays ouvert du côté de terre à toutes les armées. On établit des postes fortifiés sur les frontières. On mit des vaisseaux de garde sur différentes parties de la côte. Un décret du peuple, dicté par Périclès, ordonna qu'une somme de mille talens [1] resteroit dans le trésor de la citadelle, comme un dépôt auquel on ne toucheroit que dans les cas où la ville seroit attaquée par mer; circonstance qui ne pouvoit arriver que si, par malheur, la flotte athénienne étoit d'abord détruite.

[1] Environ 5,400,000 francs.

C'étoit la seule mesure que l'on croyoit propre à empêcher la ruine totale de la république. Mais on avoit si peu de confiance dans une loi aussi sage, sanctionnée, il est vrai, par ce tyran capricieux, la multitude d'Athènes, qu'on prononça la peine de mort contre quiconque proposeroit seulement de détourner cet argent pour un autre emploi, quelqu'il fût.

Une autre mesure, d'une sévérité excessive, il est vrai, mais que justifioient des circonstances si critiques, fut celle que l'on prit contre les Eginètes. On ne crut pas que la prudence permît de laisser en la possession d'un peuple ennemi invétéré des Athéniens, malgré la dépendance où les tenoit une garnison athénienne, une île qui se trouvoit à l'entrée du Pirée. D'ailleurs, il étoit nécessaire de débarrasser la

ville d'une partie de la multitude qui l'encombroit.

Les Eginètes furent donc chassés de leurs patrimoines. Une colonie athénienne fut mise en possession des terres et des édifices. Le gouvernement d'Athènes ne donna aucun dédommagement à ces malheureux, qu'on dépouilloit si injustement de leurs propriétés.

Il est vrai qu'il y a tant d'exemples dans l'histoire de ce pays, de nations grecques réduites à l'esclavage par une autre nation grecque, que peut-être cette permission qu'on accordoit aux Eginètes de se retirer, étoit regardée comme un acte de clémence. Mais les Lacédémoniens donnèrent à ces infortunés le pays de Thyréatis, sur les confins de la Laconie et de l'Argolide.

Vers la fin de l'automne, Périclès conduisit une armée nombreuse sur

le territoire de Mégare. Lorsqu'on s'y fut rassasié de dévastations et de butin, on rentra sur le territoire de l'Attique.

Tels furent les événemens de cette première campagne. Pendant ce temps-là, on avoit suivi avec chaleur des négociations, pour obvier aux malheurs dont les Péloponnésiens étoient menacés par l'inimitié du roi de Macédoine. Térès, devenu à la même époque souverain de toute la Thrace, s'étoit également rendu allié des Athéniens.

Au printemps de l'année suivante, l'armée du Péloponnèse fut de nouveau mise sur pied; et dans les premiers jours de l'été, guidée encore une fois par Archidamus, elle commit d'affreux ravages dans l'Attique. Mais une calamité, plus terrible encore que l'épée des ennemis, désoloit alors les Athéniens. C'étoit

une fièvre pestilentielle, semblable, sous beaucoup de rapports, à la peste aujourd'hui si commune dans les beaux climats de l'orient. On croit que, comme la peste moderne, ce fléau prit sa naissance en Ethiopie, passa de-là en Egypte, se répandit rapidement sur une grande partie de l'empire des Perses, et fut enfin communiqué aux Grecs.

On l'observa d'abord dans plusieurs petites villes de la côte d'Asie, dans les îles voisines, particulièrement celle de Lemnos. Le Pirée fut le premier point du territoire de l'Attique, où la peste se montra. On s'y attendoit si peu, on étoit si loin de soupçonner ce que c'étoit, qu'on s'imagina que les Péloponnésiens avoient empoisonné les puits et les fontaines.

Du Pirée, la peste se propagea

dans la ville même, et la mortalité fit des progrès effrayans.

On étoit alors dans la saison la plus chaude. Non-seulement toutes les maisons étoient pleines, mais plusieurs familles de pauvres gens, étoient pressées et entassées dans des cabanes, où ils mouroient par monceaux. Il étoit impossible de donner une sépulture régulière à tant de monde, les cadavres étoient jetés et abandonnés dans les rues. On trouvoit une multitude de morts et de mourans auprès des fontaines, où une soif ardente avoit attiré ces malheureux; les temples des dieux occupés comme les habitations des hommes, étoient obstrués de cadavres. Les cérémonies funéraires n'étoient pas moins profanées, et l'on vit commettre un genre singulier de vol. Lorsque ceux qui avoient le moyen de donner la sé-

pulture à leurs parens avoient fait dresser leur bûcher, d'autres y apportant un cadavre de leur propre famille, y mettoient aussitôt le feu; ou bien s'ils trouvoient un bûcher allumé ils y jetoient, sans cérémonie, le mort qu'ils portoient, et s'en alloient.

Mais ce fléau produisoit encore un mal plus affreux, en occasionnant dans les mœurs un relâchement qui subsista long-temps après qu'il fut apaisé.

L'armée des Péloponnésiens avoit déjà commencé ses incursions dans l'Attique, lorsque la peste s'y déclara; mais l'ame ferme de Périclès n'étoit pas abattue par tant de calamités. Toujours persistant dans son projet d'éviter une action décisive, il poussoit la guerre maritime comme si Athènes eût été tranquille.

Périclès prit le commandement d'une flotte destinée à agir contre le Péloponnèse ; elle portoit trois cents cavaliers au nombre de ses troupes de débarquement. Thucydide remarque, que ce fut la première fois que les Grecs employèrent la cavalerie dans leurs expéditions maritimes, quoique la méthode ne fût pas nouvelle pour les Asiatiques. On avoit des vaisseaux construits pour cet usage et que l'on nommoit *hippagogi*, transports de chevaux.

La première descente fut faite sur le territoire d'Épidaure, ensuite le long de la côte ; le second débarquement fut effectué en Laconie et l'on y prit la ville de Prasiæ. Enfin l'objet de l'expédition étant rempli, la flotte rentra dans le Pirée.

L'Attique se trouva encore une fois délivrée de ses ennemis. Les

Péloponnésiens craignant d'être atteints de la peste, s'étoient retirés dès le quarantième jour après leur invasion.

La flotte athénienne remit encore à la voile sous les ordres de Nicias et Cléopompus. On se proposoit de presser le siége de Potidée qui étoit encore bloquée par Phormion. Il paroît que cette mesure fut mal concertée. Les troupes de renfort apportant avec elle le germe du fléau qui désoloit Athènes, non-seulement il en périt un grand nombre, mais les nouveaux venus communiquèrent la contagion à l'armée de Phormion, qui, jusque là en avoit été préservée. La flotte revint avec les trois-quarts seulement des hommes qu'elle avoit amenés. Phormion continua le blocus de Potidée avec à peu près trois mille hommes.

L'accumulation de tant de maux

avoit aigri au dernier terme, les esprits des Athéniens. Périclès commença à éprouver les effets de leur mécontentement. Tel étoit le découragement général que l'on envoya des ambassadeurs à Lacédémone pour demander la paix. Cette humiliation des Athéniens exalta l'arrogance des Spartiates et de leurs alliés. La négociation fut bientôt rompue. Périclès convoqua une assemblée du peuple, il commença sa harangue par une maxime applicable à tous les états, mais dont la vérité étoit encore plus sensible pour les petites républiques de la Grèce. Il dit que tout individu étoit plus intéressé à la prospérité publique qu'à la sienne propre; que si l'état périssoit, la fortune des particuliers seroit enveloppée dans sa ruine; que si au contraire la patrie venoit à se relever, chaque parti-

culier trouveroit facilement l'occasion de rétablir ses affaires.

Son discours, très-éloquent d'ailleurs, ne produisit pas l'effet qu'il en attendoit; tout ce qu'il put obtenir, c'est qu'on décida de ne plus demander la paix à Sparte. Mais le ressentiment, qu'excitoient les souffrances du peuple, étoit loin d'être apaisé. Les pauvres étoient réduits au dénûment des choses les plus nécessaires, tandis que les riches eux-mêmes gémissoient de la perte de leurs revenus, de la destruction de leurs maisons de campagne.

Ce qui affectoit le plus tous les Athéniens en général, c'étoit d'être entraînés dans une guerre dont on ne pouvoit pas prévoir la fin; une guerre, non pas comme autrefois dans des pays lointains, mais une guerre aux portes même de leurs villes, et dont les suites ne pouvoient

être contemplées sans frémir. La fermentation ne put être apaisée, que lorsque Périclès eut été déposé de son commandement militaire, et condamné à une forte amende [1].

Ce n'étoit pas assez de cette disgrace. Périclès avoit encore à souffrir de grandes contrariétés domestiques. Tous ses enfans légitimes étoient morts de la peste; la même calamité lui avoit enlevé plusieurs de ses proches parens, et des amis qui lui étoient dévoués. Au milieu de ces désastres, la fermeté de son

[1] Diodore de Sicile dit que Périclès fut condamné à payer 80 talens, (432,000 fr.); mais il paroît que son texte est corrompu dans ce passage, puisque Plutarque, en relatant les variantes qu'il a trouvées dans les auteurs sur cette somme, dit que les amendes alloient de 15 à 50 talens, c'est à dire de quatre-vingt-dix mille à deux cent-soixante-dix mille fr.

(Note de l'Auteur.)

ame excitoit l'admiration universelle. On n'entendit aucune plainte sortir de la bouche de ce disciple d'Anaxagore ; on n'aperçut aucun changement sur son visage, ni dans ses manières, jusqu'à ce qu'enfin il perdit le dernier et le plus chéri de ses fils, Paralus. Encore ne laissa-t-il point d'abord éclater sa douleur ; mais lorsque, suivant la coutume, il s'approcha pour placer une couronne de fleurs sur la tête du jeune homme, ce triste spectacle ébranla son courage, et il répandit un torrent de pleurs.

Dans des circonstances aussi fâcheuses, c'étoit pour lui un bonheur de se retirer des affaires ; mais le peuple n'eut pas plutôt épuisé sa colère contre lui, qu'il se repentit de cette résolution. On demanda à grands cris Périclès. Ce grand poli-

tique céda aux vœux de la multitude, et recouvra toute sa faveur.

Tandis qu'Athènes, ravagée par la peste et divisée par la discorde, se trouvoit à-peu-près incapable d'agir, les Péloponnésiens entreprirent pour la première fois une expédition navale. Une centaine de galères, montées par mille Spartiates, mirent à la voile pour l'île de Zacynthe, attachée à la confédération athénienne. Les troupes débarquèrent et firent de grands dégâts, mais n'ayant pu déterminer les habitans à conclure un traité, elles s'en retournèrent.

Vers la fin de l'été, les Péloponnésiens résolurent d'envoyer une ambassade à la cour de Perse, afin de négocier un traité d'alliance, et particulièrement d'obtenir des subsides pécuniaires. Mais il n'étoit pas aisé d'arriver à Suze, car les Athéniens

commandoient à toutes les côtes de l'Asie mineure et de l'Hellespont, et il y avoit trop de danger à passer par la Phénicie, route qui étoit peu fréquentée.

On prit donc le parti de faire une démarche auprès de Sitalcès, roi de Thrace. Les envoyés furent en effet très-bien reçus par ce prince, quoi qu'il eût auprès de lui deux ministres d'Athènes; mais n'ayant pu réussir à le détacher de l'alliance des Athéniens, ils continuèrent leur voyage.

Les ambassadeurs athéniens ne furent pas plus heureux pour engager Sitalcès dans leur alliance; mais ils trouvèrent son fils aîné, Sadocus, dévoué aux intérêts de leur république. Ce prince prit sur lui d'envoyer un corps de troupes à la poursuite des ambassadeurs péloponnésiens; on les arrêta avant qu'ils

eussent eu le temps de franchir l'Hellespont. Ils furent embarqués sur un vaisseau, et emmenés à Athènes, où sans aucune forme de procès, un décret du peuple les condamna tous à perdre la vie.

Thucydide avoue que cette mesure étoit à-la-fois impolitique et barbare; mais les Athéniens prétendirent en cette circonstance, user de représailles, et telle étoit la cruauté des anciens, dans leurs guerres, qu'on pouvoit toujours saisir ce prétexte. En effet, depuis le commencement de la guerre, les Lacédémoniens, toutes les fois qu'ils s'emparoient de navires athéniens ou de ceux de leurs alliés, même des Grecs neutres, faisoient passer au fil de l'épée tous les équipages.

Au commencement de l'hiver, il arriva dans la partie nord-ouest de la Grèce, des événemens propres à

éveiller la sollicitude du gouvernement d'Athènes. Phormion, rappelé de son commandement dans la Chalcidique, fut envoyé avec vingt vaisseaux, pour bloquer le golfe de Corinthe. Dans ce temps-là, quoique les Péloponnésiens n'eussent pas de flottes en mer, leurs armateurs croisant sur les côtes de la Carie et de la Lycie, faisoient un tort considérable au commerce des Athéniens avec l'Asie mineure et les parties orientales de la Méditerranée.

On crut qu'il suffisoit d'une escadre de sept galères, pour arrêter le cours de ces dépradations, et pour recueillir les tributs. Mais Mélisandre, qui commandoit l'escadre, ayant imprudemment engagé un combat, fut défait et perdit la vie.

L'hiver n'étoit pas encore fort avancé, lorsque les Potidéens, pressés par une famine si cruelle, qu'ils

se voyoient déjà réduits à se manger les uns les autres, et ne pouvant compter sur aucun secours, demandèrent à capituler. Xénophon, fils d'Euripide, qui commandoit les assiégeans, leur accorda des conditions avantageuses; mais il en fut blâmé dans l'assemblée du peuple. C'est ainsi qu'au milieu des extrémités cruelles, où ils se trouvoient réduits, les Athéniens avoient cependant gagné un objet de litige qui avoit été la cause immédiate de la guerre.

Ce fut peu de temps après que Périclès mourut à son tour, de la peste.

Aucun homme ne paroît avoir été plus estimé des meilleurs historiens grecs et romains, que Périclès, par la supériorité et l'universalité de ses talens. Ce qu'on nous rapporte de ses actions, ajoute peu à sa renommée; il dut sa gloire toute en-

tière, à lui-même, bien différent en cela de plusieurs autres, qui ont tiré toute leur réputation des exploits de leurs subalternes dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

Périclès étoit assez philosophe, pour n'être pas orgueilleux; il faisoit reposer sa gloire sur des actions plutôt grandes et utiles, que brillantes. Plutarque observe que jamais il ne fut vaincu à la tête des troupes athéniennes. Cependant jamais il ne remporta une éclatante victoire. Du temps de Périclès, on entendoit fort peu la tactique militaire, on ne savoit que ravager un pays et livrer des batailles; mais son génie lui suggéra un meilleur système : sa maxime favorite étoit qu'il falloit épargner la vie des soldats. Il est peu de généraux qui aient remporté des avantages aussi importans, avec aussi peu d'effusion de sang.

Dans le troisième printemps de la guerre les Péloponnésiens changèrent leur plan d'attaque [1]. Le ravage de l'Attique avoit fait beaucoup de mal aux Athéniens, mais avoit peu tourné à leur profit à eux-mêmes. Le butin étoit loin de payer les dépenses de l'expédition. De toutes les dépendances d'Athènes il n'y en avoit pas qui fût aussi exposée à leurs attaques et aussi éloignée de toute protection navale que la ville de Platée; ils pouvoient d'ailleurs, en l'assiégeant, attirer les Athéniens à une bataille.

Archidamus entra avec l'armée confédérée sur le territoire de Platée. Les habitans demandèrent une suspension d'armes; ils représentèrent les services qu'avoit rendus leur république dans la guerre persique,

[1] L'an 429 avant J. C.

et les priviléges qu'on leur avoit solemnellement accordés ; en conséquence Archidamus ne se montra pas disposé à des mesures sévères ; il leur offrit de reconnoître leur neutralité. Les Platéens répondirent que pour eux ils accepteroient volontiers cette proposition, mais qu'ils ne pouvoient rien décider sans le consentement des Athéniens, au pouvoir de qui ils avoient remis leur femmes et leurs enfans ; ajoutant, d'ailleurs, que s'ils venoient à perdre la protection d'Athènes, jamais ils n'auroient assez de force pour se défendre contre les Thébains leurs plus cruels ennemis.

Archidamus leur fit cette réponse remarquable : « Si c'est là, dit-il, « ce que vous craignez, remettez « votre ville, vos terres et toutes « vos propriétés immeubles sous la « garde des Lacédémoniens ; mon-

« trez-nous les limites de votre ter-
« ritoire ; faites le dénombrement
« de vos arbres ; dressez un état des
« lieux le plus exact qu'il sera pos-
« sible ; cherchez ensuite l'asyle que
« vous croirez convenable. Tant
« que durera la guerre, nous vous
« assurons que vos terres seront
« cultivées ; nous vous fournirons
« des subsistances ; et après la paix
« tout vous sera rendu. »

L'assemblée des Platéens accepta ces conditions, sauf néanmoins l'approbation d'Athènes. Archidamus laissa en conséquence passer les députés qu'ils envoyèrent aux Athéniens. Mais ceux-ci répondirent que les Platéens devoient persister dans leur alliance avec Athènes, et qu'ils pouvoient compter d'être secourus. Les Platéens après le retour de leur députation, firent part aux Lacédémoniens de l'impossibilité

où ils étoient de souscrire au traité qu'on leur proposoit. Aussitôt, Archidamus commença le siège. Les forces n'étoient pas égales ; la ville étoit petite ; sa garnison consistoit en quatre cents Platéens et quatre-vingts Athéniens ; il y avoit dans la place cent hommes et dix femmes pour préparer les alimens ; pas d'autres personnes libres ou esclaves. L'armée des assiégeans composée de la fleur de la jeunesse du Péloponnèse étoit nombreuse. Les travaux du siège furent conduits avec intelligence ; mais l'industrie et l'opiniâtreté des assiégés, furent encore plus étonnantes.

Les béliers, ou machines pour abattre les murailles, étoient déjà connus des Grecs, à cette époque. Suivant l'historien Ephorus, Périclès en fit pour la première fois usage au siége de Samos ; mais tout

annonce que l'invention en étoit plus anciennement connue dans l'orient [1]. Thucydide n'eût pas manqué de faire mention de l'introduction d'une machine de guerre aussi remarquable, si de son temps elle eût été récente. Quoi qu'il en soit on employa des béliers au siége de Platée, mais ce fût sans succès. Les assiégeans imaginèrent un autre expédient. Ce fut de remplir avec une énorme quantité de fascines les fossés autour de la ville et de faire d'autres amas d'arbres tirés de la forêt de Cithéron. Les fascines furent garnies de poix et de soufre et l'on y mit le feu. Il en résulta un incendie le plus effroyable qu'on puisse imaginer. Si le vent eût été favo-

[1] Il paroît que c'est l'invention d'une machine de ce genre qui a donné lieu à la fable du cheval de bois dont les Grecs se servirent pour prendre Troie. (*Note du Traducteur.*)

rable, l'effet en eût été funeste, mais heureusement pour les Platéens une forte pluie sans vent éteignit le feu. Les Péloponnésiens furent réduits à convertir le siége en blocus. Ils laissèrent une partie de leur armée pour garder les approches de la place ; le reste fut renvoyé dans ses quartiers d'hiver.

Pendant que les Péloponnésiens perdoient ainsi leur temps devant la ville de Platée, les Athéniens ne négligèrent pas de prendre l'offensive. Xénophon, fils d'Euripide, fut envoyé de nouveau dans la Chalcidique, avec deux mille hommes pesamment armés et deux cents chevaux. Il entra, un peu avant la moisson, dans la Bottiée, et ravagea les campagnes voisines de Spartole. On livra dans le même endroit une bataille où la supériorité de la cavalerie ennemie triompha de l'ex-

cellente discipline de l'infanterie athénienne [1]. Xénophon, deux autres généraux, et environ quatre cents soldats furent tués, le reste se refugia à Potidée et revint ensuite à Athènes.

[1] L'an 429 avant J. C.

Fin du tome troisième.

TABLE
DES MATIÈRES.

CHAP. XI. *Notice sur les peuples d'Occident qui ont eu des relations politiques avec les Grecs, et sur les établissemens grecs de Sicile et d'Italie.* . . . Pag. 5

CHAP. XII. *Affaires de la Grèce depuis la fin de la guerre persique, jusqu'aux victoires de Cimon contre les barbares.* . . . 31

CHAP. XIII. *Affaires de la Grèce, depuis ses victoires contre les Perses, jusqu'à la trève de trente années, entre Athènes et Lacédémone.* 81

CHAP. XIV. *Affaires de la Grèce, depuis la trève de trente ans jusqu'à*